

UN PAYSAGE ET DES FORMES

cartes d'identité lausannoise

Martin Jaermann

Architecture | Enoncé théorique de master | 2020

EPFL

Suivi par
Luca Ortelli
Pauline Seigneur



Sommaire

Mise en contexte

Avertissement au lecteur	7
Introduction	8
La construction d'un imaginaire	10
Hypothèse	12

Chapitre 1 | La genèse d'une ville 16

Des premières occupations aux premiers développements urbains	17
Reconnaissance paysagère dès le 18 ^e siècle	19
Les premiers développements urbains au 19 ^e siècle	22
Fin du 19 ^e et début du 20 ^e siècle, définition d'un urbanisme particulier	23
Critique de la planification jusqu'à aujourd'hui	28

Chapitre 2 | Ville paysage, 1^{ère} partie 32

Von Thünen et Christaller	36
Ville et Campagne	38
La ville paysage de Rudolf Schwarz à Cologne	41

Chapitre 3 | Fragmentation 46

Ungers et Koolhaas: Thèse 5 Le concept de ville dans la ville	46
Aldo Rossi et la ville par parties	52
1 ^{ère} fragmentation	53
2 ^e fragmentation	55
Tensions urbaines	57

Chapitre 4 Ville paysage, 2^e partie	62
Karl Friedrich Schinkel et l'architecture de la ville	62
Städtebau vs Schinkel	64
Autonomie architecturale	68
Ile urbaine n°53, entre Mon-Repos et Rumine	70
Chapitre 5 La villa urbaine: forme d'habitation contemporaine	76
1977, une première ré-interprétation	76
Expériences sensorielles	78
La ville, la villa urbaine et la voiture	80
Imbrications intérieur-extérieur	81
Nouvelle définition	83
Atelier Kempe Thill et Siegfried Giedion, influences modernistes sur un type bourgeois	84
Entre le chemin de Boston et la route de Genève	90
Synclusion	94
Remerciements	98
Bibliographie	100
Iconographie	102

Avertissement au lecteur

Il est important, en premier lieu, d'éclairer quelques points quant au processus d'élaboration de cet énoncé théorique. Le choix des références constitue une partie importante du travail, mais il est important de mentionner qu'elles ont été, pour la plupart, sorties de leur contexte pour résonner avec une situation présente: tel est le cas par exemple de quelques passages du livre-manifeste *la ville dans la ville*, Berlin: un archipel vert publié en 1977. Il est évident que ce manifeste est destiné à une ville de Berlin qui n'est pas soumise aux mêmes enjeux qu'une ville contemporaine comme Lausanne.

Dès lors, j'ai volontairement procédé à la déformation du propos initial de certaines références pour faciliter leur ré-interprétation pour la ville de Lausanne. C'est donc en ayant pris conscience de cette altération que les références utilisées doivent être considérées. Et c'est seulement à cette condition qu'elles feront sens dans le cadre de cette recherche.

Ainsi l'énoncé théorique, sous sa forme définitive, peut être résumé en une boîte remplie d'objets d'époques et de formes différentes, qui, pour certains, ont subi des modifications dans le but d'une nouvelle compréhension dans un contexte différent. C'est donc la relecture biaisée de références parfois oubliées qui constitue la base de ma réflexion sur une urbanité lausannoise.

Introduction

Ce travail représente l'analyse du territoire qui m'a accueilli et vu grandir, la région lausannoise. C'est une critique d'un lieu qui n'a, au fond, jamais soulevé beaucoup de questions pour moi, tant il fait partie de mon environnement depuis ma naissance. Par ailleurs, cette ville n'appartient pas à la catégorie des villes où le bâti donne une forme claire à la ville. C'est probablement pour cette raison qu'elle n'attire que peu l'attention, et qu'un regard critique sur sa substance urbaine n'a été entrepris que rarement. Cette raison me paraît suffisante pour tenter d'imaginer ce qu'elle peut devenir en observant un état présent.

La difficulté principale du travail de master se trouve dans la liberté totale du sujet et du cadre, autant historique que spatial, et de la manière d'aborder, puis de mettre en forme la problématique. En effet, une fois le lieu choisi, l'échelle d'analyse du territoire est un choix aussi important que périlleux. Alors, à quelle échelle regarder la ville de Lausanne? Est-ce une question de territoire, allant jusqu'aux limites cantonales pour comprendre les dynamiques spatiales au sein du tissu urbain? Ou est-ce l'absence de dialogue entre des quartiers, totalement différents les uns des autres par leurs formes urbaines, sur laquelle il convient de se pencher? Ou alors, la particularité lausannoise de la villa urbaine est-elle l'objet principal de la recherche? C'est dans cette attitude de non-réponse que la recherche est structurée selon plusieurs échelles, depuis le territoire de l'agglomération jusqu'au bâtiment, en passant par le quartier. Au fil de ce périple à travers les échelles et les époques, différents points de vues sur la ville d'architectes différents seront inclus. Ils participeront tous, d'une manière ou d'une autre, à la création d'un imaginaire global, significatif en tant que processus de projet. Et c'est là que la liberté de forme de l'énoncé théorique prend tout son sens. Car le territoire est complexe, et il en va de même pour l'imaginaire qui l'accompagne. Cette complexité d'un territoire urbain, caractérisé par le collage, se reflète dans la forme de l'énoncé qui prend,

lui aussi, la forme d'un collage de différents éléments, chacun analysé au regard de la capitale vaudoise. Sont alors ici discutés des passages d'articles ou livres faisant particulièrement sens au vu du contexte lausannois. C'est donc un retour sur des travaux qui sauront nourrir un imaginaire pour la construction d'une urbanité lausannoise. Particulièrement pertinent dans ce contexte, le point de départ de la réflexion sur la ville se trouve dans le manifeste mi-utopique, mi-réel, qu'O. M. Ungers et Rem Koolhaas proposèrent en 1977 pour la reconstruction de Berlin: *La ville dans la ville: Berlin, un archipel vert.*

L'imaginaire est également muni d'un dialogue entre les références choisies et une réalité lausannoise, le but étant d'alimenter les bases du projet de diplôme du semestre prochain. Cet imaginaire personnel sera alors un outil projectuel, une vision subjective de Lausanne.

Passer d'une échelle à l'autre et d'un moyen de représentation à l'autre, sans forcément traiter tous les aspects de chacun de ceux-ci, devrait conduire à une ouverture en même temps qu'une précision concernant les nombreuses possibilités de projet de diplôme. Le but de cet exercice vise à ce que ce collage forme un nouvel ensemble, construit de manière personnelle et dont les parties signifient moins que l'ensemble.

La construction d'un imaginaire

«Donnez au peuple un idéal meilleur et différent et il aspirera au meilleur.»¹

Paul Schultze-Naumburg

On demande souvent à un architecte s'il construit. Mais l'étymologie grecque du mot architecture indique qu'*arkhi* signifie 'chef de' et *tektón*, 'charpentier'. Il apparaît donc que sa fonction principale n'est pas de construire mais de diriger des personnes pour matérialiser un processus mental. Ainsi, l'architecte dirige, mais ne construit pas. En revanche, à défaut de construire, que ce soit une ville ou un bâtiment, il l'imagine. C'est donc un processus mental et artistique visant à donner forme à une prétendue réalité. Au fond, l'architecte doit convaincre avant de construire. Pour ce faire, il passe par la construction d'une matière mentale, un imaginaire, puis par sa mise en forme, sur papier ou en maquette, afin de la partager, pour obtenir la chance, peut-être, de construire.

Mais alors comment construire un imaginaire pour une ville? Comment révéler les potentiels d'un territoire? Cette question peut paraître banale, mais il me paraît important de la poser avant de commencer ce travail. La ville et sa complexité rendent la tâche difficile, car les enjeux et les contraintes sont multiples.

Cette complexité, propre à la science urbaine, est probablement due à la faiblesse du plan, celui-ci n'étant qu'une représentation graphique d'un territoire à un moment donné. Mais ce territoire n'est pas figé, et sa complexité et sa dynamique rendent l'essence même du plan et sa raison d'être faibles. En revanche, on ne peut pas attribuer à cette seule faiblesse la cause d'une remise en question du développement urbain. Il apparaît alors que la ville, en complément à un travail de planification, doit être formellement conceptualisée, à travers un processus imaginaire. Cet imaginaire peut alors conduire à une image unitaire de la ville, non pas dans son sens morphologique mais dans son sens métaphorique. Pour donner

¹Schultze-Naumburg, Paul. *Kulturarbeiten*, vol. IV. Munich: Editions Kastner et Callway, 1909, p.20

corps à la ville, il faut en premier lieu raconter une histoire. Que cette histoire soit vraie ou pas, là n'est pas la question. En revanche, qu'elle ait la capacité de créer un imaginaire est primordial. La création d'un imaginaire, d'une substance immatérielle, quasi inexistante, si difficile à exprimer pour un architecte dont tout le travail est souvent réduit à une image ou un plan, vise à révéler les potentiels d'un territoire. Pour y parvenir, il est probable qu'une certaine déformation d'une réalité observée soit nécessaire. Ou peut-être simplement l'accentuation d'un trait de caractère d'un territoire, ou la suppression d'un autre, visant à réveiller une vérité endormie.

Dans la représentation graphique d'un territoire, le choix de l'information à montrer est une étape primordiale à effectuer afin de se démarquer d'une représentation d'un simple état présent. Il est alors important d'inclure toute matière nécessaire dans cet imaginaire. En définitive, la visée du processus imaginatif est de créer un univers personnel, mais dont le but est d'être partagé et utilisé comme outil de projet urbain et architectural. Cet univers est créé à l'aide d'une imbrication de plusieurs échelles, dévoilant une complexité de lecture, elle-même représentative de celle que reflète la ville.

Hypothèse

Lausanne est une ville formée de parties. De l'échelle territoriale jusqu'à l'échelle architecturale, tout a été construit par parties.

A l'est, la ville mère, la vieille ville. A l'ouest, la ville nouvelle, la ville estudiantine. Au nord, la ville industrielle et commerciale et ses imposants bâtiments. Les trois structures ne se touchent pas. Elles sont reliées par la route et le rail, mais surtout par un corps que l'on pourrait qualifier de liquide, tant il se faufile dans les moindres recoins. Ce sont les zones de villas unifamiliales des villages avoisinants qui viennent coloniser la ville pour se transformer, en intégrant le tissu urbain, en villa urbaine, ou plus communément appelés «plots».

A l'échelle inférieure, cette pluralité de structures urbaines organisées de manière aléatoire est frappante. Le collage des différentes parties est alors autant perceptible au niveau du centre lausannois que du territoire englobant les communes voisines. Ainsi, d'une minute à l'autre, le flâneur de la ville passe d'un quartier de bâtiments autonomes en tissu urbain tantôt pénétrable, tantôt imperméable, à un quartier de grandes habitations collectives aux morphologies de barres ou d'îlots.

La ville apparaît alors comme un archipel, perceptible à plusieurs échelles: à la plus grande échelle se distinguent trois villes flottant dans un océan de bâtiments autonomes. A l'échelle intermédiaire, les grands ensembles collectifs forment l'archipel, flottant dans ce même océan. A l'échelle du bâti, les bâtiments autonomes sont eux-mêmes les îles, flottant dans une nature verte.

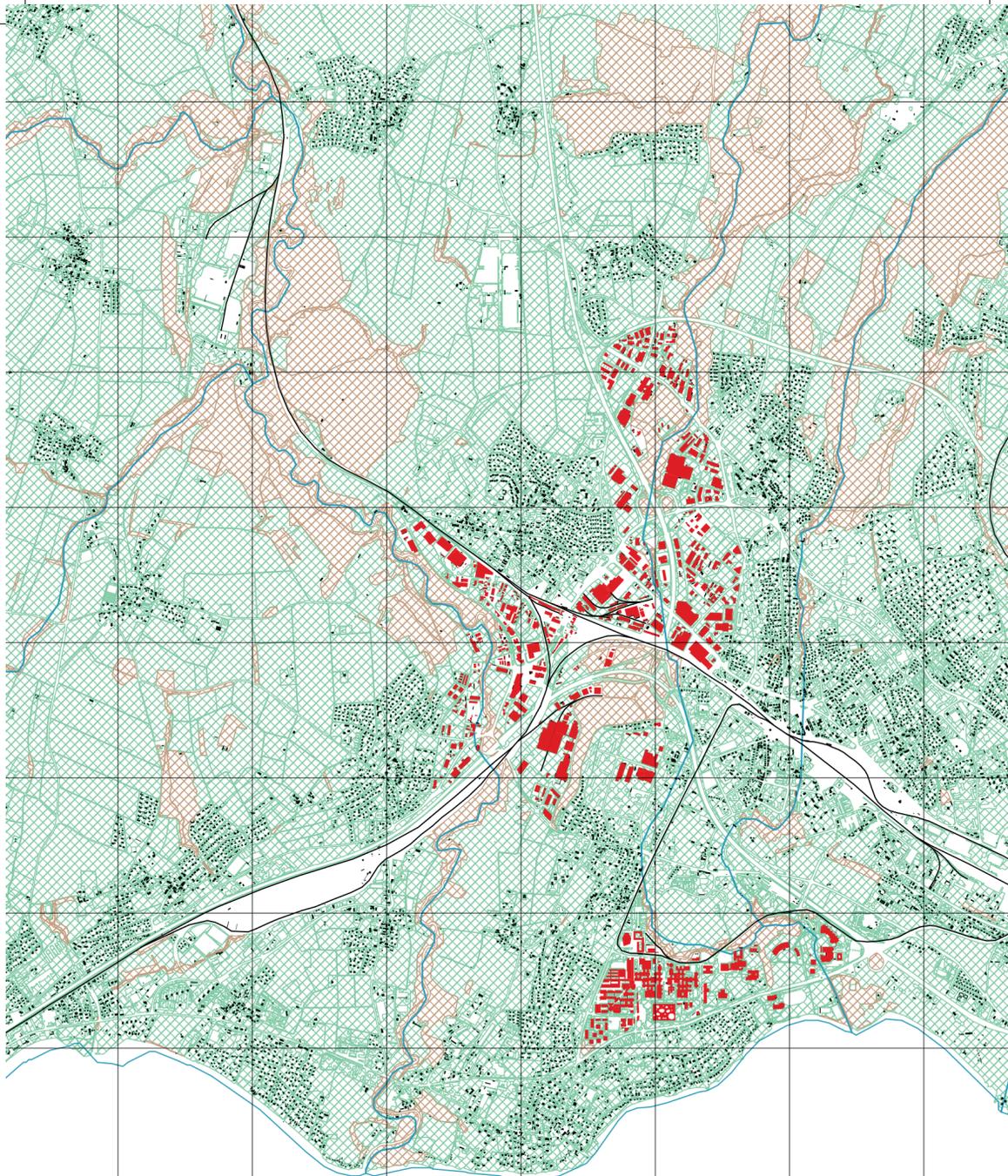
Au regard de ces trois échelles et de la structure urbaine existante, la ville sous forme d'archipel prend alors tout son sens, et devient l'outil d'analyse permettant de structurer une ville malgré son apparente incohérence d'ensemble.

Ceci n'est qu'une métaphore qui tente d'aider à comprendre une particularité lausannoise et de déceler certains potentiels d'une urbanité,

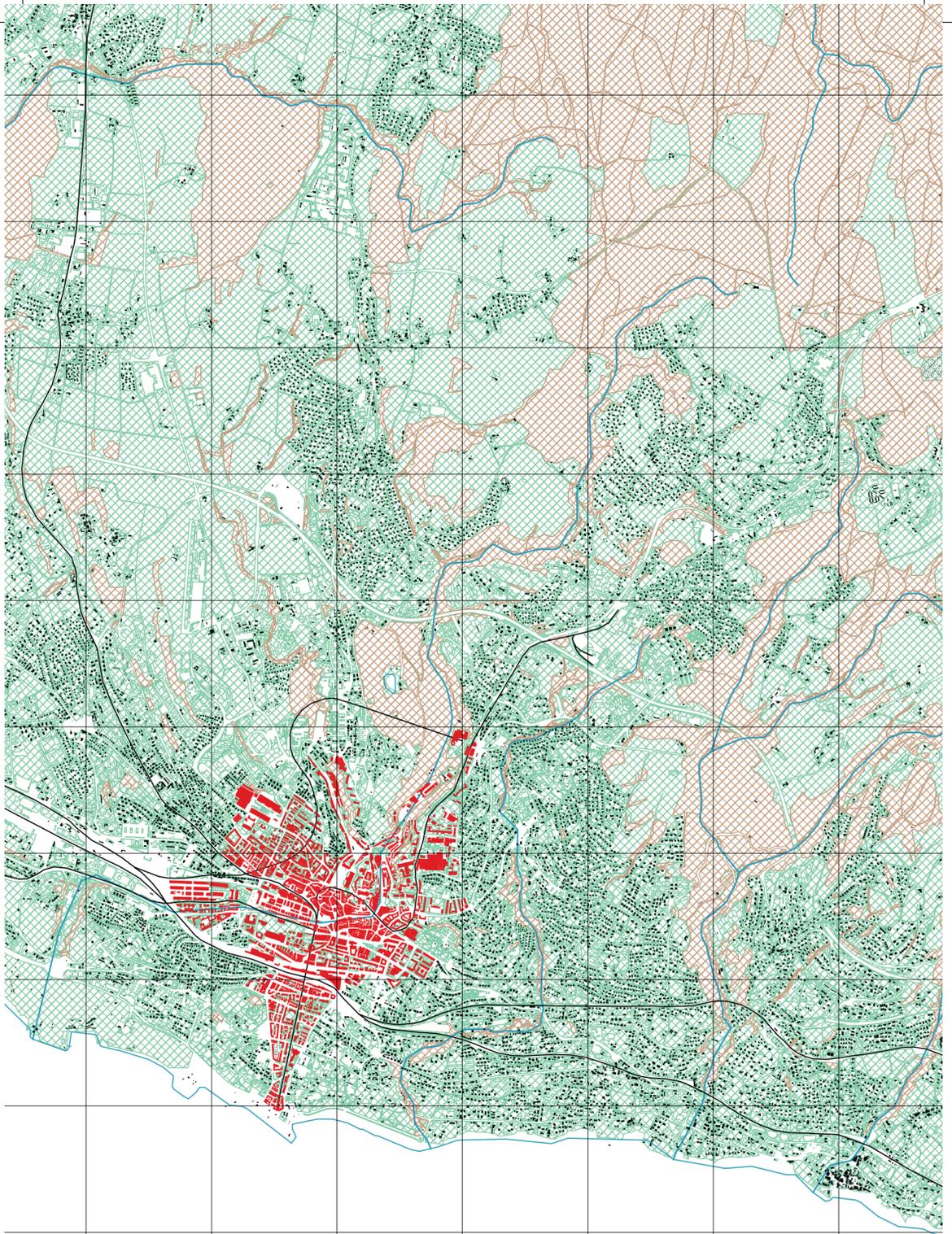


Parc privé entre l'avenue Charles-Secrétant et le chemin du Levant

mais ce n'est qu'une métaphore. Ainsi, dans un premier temps, ce travail vise à révéler cette particularité de l'archipel. Ensuite, il s'agit d'esquisser les moyens de renforcer ce trait de caractère pour rendre à la ville une identité urbaine perdue, celle d'une ville en phase avec le territoire tout à fait exceptionnel sur lequel elle est bâtie.



3 îles, 3 morphologies flottant dans un océan de bâtiments autonomes



Chapitre 1

La Genèse d'une ville

«Je suis parti de l'hypothèse de la ville comme œuvre d'art; on peut observer et décrire cet «artefact», ou bien essayer d'en comprendre les valeurs structurelles. Mais il reste que la géographie de la ville est inséparable de son histoire; et sans l'une, comme sans l'autre, nous ne pouvons comprendre son architecture, qui est le signe concret de cette «chose humaine» qu'est la ville.»¹

Dans ces quelques lignes, Aldo Rossi résume sa vision de la ville: la compréhension du phénomène urbain, matérialisé par l'architecture, ne peut se faire qu'en étudiant son histoire, et bien sûr sa géographie.

Cette vision de la ville constitue une porte d'entrée idéale à la construction d'un imaginaire pour la ville de Lausanne. Nous allons bien sûr étudier, au long de cet énoncé, la géographie lausannoise à plusieurs échelles. Bien que déjà fort complexe, le choix de l'échelle géographique est peut-être plus facile à délimiter que celui du cadre historique de l'analyse d'une ville. La première question à laquelle il s'agit donc de répondre est: quel cadre historique correspond à la question que nous nous posons au cours de ce travail. Mais en réalité, ce travail ne peut pas être réduit à une seule interrogation, à laquelle nous pourrions répondre en conclusion. En effet, puisqu'il s'agit plus d'une tentative de construction d'une vision pour l'avenir d'une ville, balançant entre utopie et réalité, la question du cadre historique est périlleuse. Car l'histoire entière de la ville est porteuse de signification pour l'instant présent.

En revanche, dans la certitude que le *Genius Loci* a joué à Lausanne, depuis des siècles, un rôle particulièrement important dans la construction de la ville et de son architecture, il nous paraît important de retracer les quelques périodes qui ont formé la ville telle que nous pouvons l'observer aujourd'hui. La nature a certes façonné un territoire sur lequel l'homme s'est installé il y a des milliers d'années. Mais une fois installé, il l'a lui-

¹Rossi, Aldo. *L'architecture de la ville*. Paris: L'Esquerre, 1984, p.117

même façonné. Il convient ainsi, dans cette première partie, de dévoiler des potentialités pour l'avenir de la ville en regardant ce qu'elle a été. Car certains traits de caractères qui faisaient la beauté de la ville ne sont plus visibles aujourd'hui, mais il est probable qu'ils demeurent néanmoins; ces potentialités attendent peut-être qu'on les réveille.

Cependant, l'histoire architecturale de la ville n'étant pas le cœur de ce travail, nous n'entrerons pas dans les détails de chacune des phases historiques de la construction de la capitale vaudoise. Certaines périodes, comme le passage du 19^e au 20^e siècle, ont eu une influence majeure sur la ville telle que nous pouvons l'observer aujourd'hui. Ainsi nous nous arrêterons principalement sur cette période influente, liée, comme nous le verrons, à l'essor du type caractéristique de la villa urbaine.

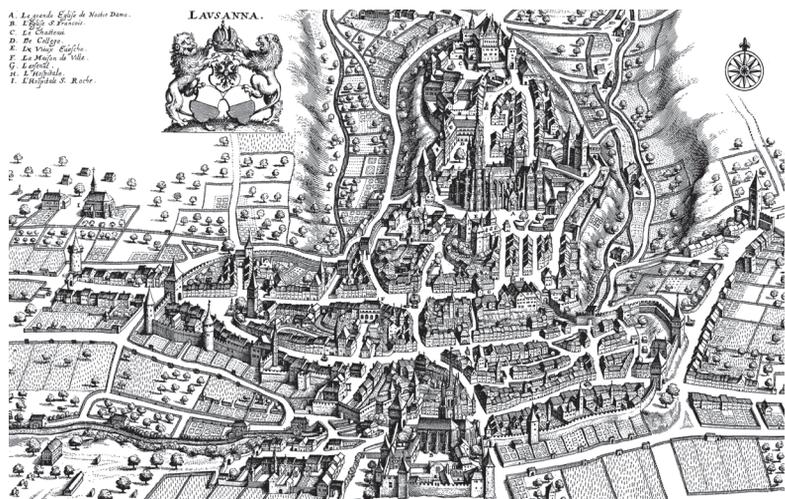
Enfin, ce chapitre posera un regard critique sur la planification actuelle de la ville. Le but de cette critique est d'élargir la réflexion, de faire en sorte que l'analyse devienne active, un outil de projet, plutôt que celle d'un territoire déjà connu.

Des premières occupations au premiers développements urbains

Après les grandes glaciations du quaternaire ayant formé la structure paysagère de Lausanne il y a deux millions d'années, les premières occupations que l'on peut dater remontent à la période mésolithique (9700-5500 av. J.-C.). C'est sur la colline de la Cité ainsi que sur les rives du lac, à Vidy, que des outils en silex et des armes de chasse furent retrouvés, ce qui nous amène à penser que ces secteurs ont été les premiers à accueillir des occupants. Les premiers agriculteurs-éleveurs s'y installèrent durant la période néolithique (5500 - 2200 av. J.-C.). A la fin de l'âge du bronze (1050 - 800 av. J.-C.), les rives du lac connurent une importante occupation, notamment les stations littorales des Pierrettes, de Vidy, de Cour et de Pierre-de-Cour.

Jusqu'à la période romaine, des sites tels que la Bourdonnette, Bois-de-Vaux, Beaulieu, Villars-sous-Montbenon et Malley furent utilisés à des fins essentiellement funéraires, mais il n'existe à l'heure actuelle aucune certitude quant à leur utilisation permanente.

Vers l'an 15 av. J.-C., un vicus - appellation latine pour une agglomération secondaire - gallo-romain se développa sous le nom de Lousonna. Ce terme, d'origine celtique, semble être composé du préfixe lausa- (dalle ou

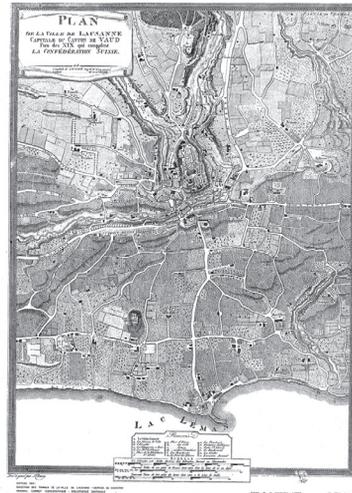


Plan historique de Merian, 1642

ierre plate) et du suffixe -onna, qui sert à former de noms de cours d'eau. Ce nom aurait désigné l'actuel Flon. Ainsi, au 2^e siècle, la ville comptait près de 2000 habitants, majoritairement des marchands, pêcheurs, artisans et agriculteurs-éleveurs.

Au début du Moyen-Âge, les premières incursions barbares forcèrent la populations à se retrancher sur la colline de la cité, logiquement fortifiée autour du 4^e siècle. Deux siècles plus tard, Lausanne accueillit le siège épiscopal qui se trouvait alors à Avenches, ce qui joua un rôle majeur dans le développement de la ville. La cathédrale de Lausanne apparut pour la première fois dans les textes en l'an 814, mais elle fut surtout construite, sous la forme qu'on lui connaît aujourd'hui, entre 1190 et 1235. Durant toute la période du Moyen-Âge, la ville fut un important lieu de pèlerinage, sur les routes de Rome, Saint-Jacques-de-Compostelle et Cologne.

Les premières extensions de la ville se firent à la Barre, à Etraz, au Chêne et à l'Ale de Saint-Laurent, toutes visibles sur une des premières représentations de la ville, le plan Merian (1642). Ce plan semble être une représentation fidèle de la ville au 17^e siècle: un paysage entre vallons et collines, celles de la Cité, de Bourg et de Saint-Laurent. A cette époque, une distinction claire entre les différents strates de la société est déjà visible, les plus pauvres au fond des vallées et les plus fortunés perchés sur les collines, profitant d'un maximum d'ensoleillement. Le plan Merian permet également de distinguer les aspects naturels du site, les vignes s'étendant



Plan historique, 1806

jusqu'aux fortifications, et l'utilisation de l'énergie hydraulique avec des moulins sur le Flon, alors à ciel ouvert.

En 1798, Lausanne comptait parmi les cinq plus grandes villes de Suisse, avec Genève, Zurich, Bâle et Berne. Pour autant l'économie locale n'était pas des plus développée. Elle s'appuyait sur l'énergie hydraulique du Flon et de la Louve pour actionner quelques scieries et moulins. Quelques marchandises étaient vendues à l'étranger, comme les peaux produites par les tanneries locales, des bas de coton, de soie, de laine ou encore des dentelles.

Reconnaissance paysagère dès le 18^e siècle

C'est au 18^e siècle seulement que l'on peut dater le début du rayonnement international de Lausanne en tant que *ville paysage*. Le plan historique de 1806 prend en effet en compte une échelle qui dépasse totalement celle des plans historiques des années qui suivirent, même un siècle plus tard, comme si la volonté était déjà d'intégrer les vignes, les forêts dans l'image de la ville. La topographie est également magnifiquement représentée, accentuant le caractère pittoresque. C'est surtout la première fois que le lac est représenté sur la carte de la ville, comme s'il en faisait partie. Cette sorte de carte postale de 1806 va de pair avec une attraction sociale dont la ville bénéficie au 18^e et 19^e siècles, avec le développement



Superposition des éléments constitutants de 1723 avec la situation actuelle



de salons, théâtres, sociétés littéraires et morales ainsi que l'Académie. On n'est alors pas étonné que des intellectuels tels que Voltaire, Benjamin Constant ou Edward Gibbon y ait posé leurs bagages quelques temps.

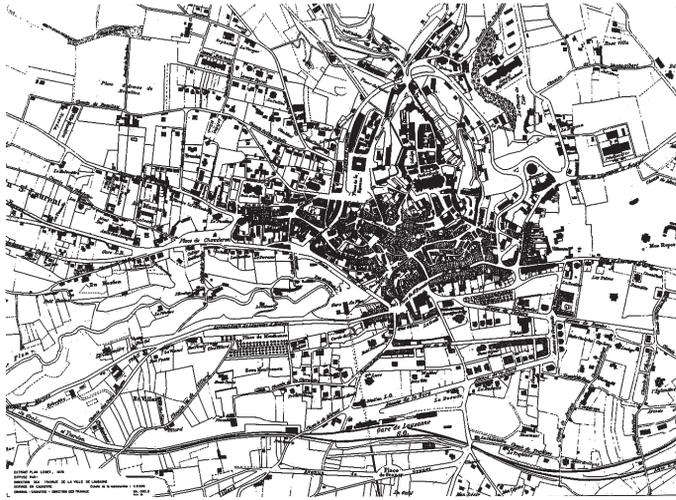
La valeur paysagère des campagnes étant grandement reconnue au 19^e siècle, les plus fortunés profitèrent de s'y exiler et de construire des maisons de maître dans les campagnes avoisinantes. Par ailleurs, certains domaines se virent équiper d'exploitations agricoles sur les terres de culture céréalière, propriété d'une soixantaine de familles. Ce sont donc des maisons de maîtres et des propriétés agricoles qui parsemèrent le paysage pittoresque de l'actuel quartier sous-gare, notamment. C'est à cette même période que les parcs que l'on connaît aujourd'hui se développèrent, comme celui de Milan, de l'Elysée ou encore de Montbenon.

Les premiers développements urbains au 19^e siècle

En 1800, la capitale vaudoise comptait 10'000 habitants, à peine plus qu'au 13^e siècle. Cette période marqua le début des grands équipements, comme l'aménagement des places publiques de la Riponne et du Tunnel. C'est également à ce moment-là, entre 1830 et 1860 que l'ingénieur cantonal Pichard décida la construction d'un tracé permettant de contourner plus facilement la topographie tourmentée de Lausanne, reliant, aujourd'hui encore, le Grand Pont à Benjamin Constant, en passant par le Tunnel. Le plan de 1875 illustre déjà clairement cette ceinture. Bien que ces années-là furent marquées par une importante croissance de population, le plan montre encore une urbanité cantonnée à l'intérieur des anciens remparts, avec un début de développement éparse dans les campagnes proches, ainsi que la construction de grandes routes en terrasse, comme l'avenue de la Gare, la rue du Midi et l'avenue du Théâtre. La campagne est néanmoins toujours très présente et intégrée à la ville.

En 1856, la gare fit son apparition, et avec elle l'urbanisation du quartier sous-gare. De plus, avec le premier bateau à vapeur, inauguré en 1823, la ville était facilement atteignable de presque toute l'Europe en moins de 8 heures. Ainsi se développèrent au 19^e siècle de nombreux hôtels, tel que le Beau-Rivage Palace, ouvert en 1857. C'est donc logiquement que, dès cette période, le secteur tertiaire s'imposa comme dominant, avec le développement de nombreuses banques, assurances, et administrations.

Le plan de 1875 montre déjà la ligne de la Ficelle, reliant Ouchy et le



Plan historique, 1875

Flon. En 1874, une importante période de remodelage de la topographie lausannoise commença, avec le remblayage de la vallée du Flon, dont le but initial était d'accueillir des activités industrielles, mais des entrepôts y prirent rapidement place. C'est alors un quartier à la morphologie nouvelle qui vint s'attacher au tissu existant, avec comme point d'ancrage la gare du Flon, terminus de la Ficelle, facilitant le transport de marchandises et de touristes le long des pentes lausannoises.

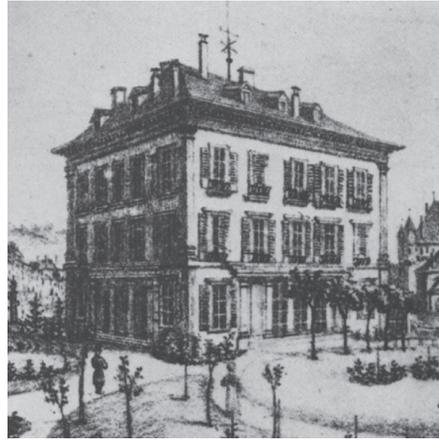
Fin du 19^e et début du 20^e siècle, définition d'un urbanisme particulier

Au début des années 1850 commença alors la première phase d'urbanisation importante, avec une croissance de population exponentielle, passant de 17'000 habitants en 1850 à 64'000 en 1914. L'avenue Louis Ruchonnet fut construite en 1901, le pont Chauderon en 1905, on réalisa le percement de la rue Pierre Viret entre 1911 et 1915. C'est dans cette période entre les 19^e et 20^e siècles qu'une particularité urbaine se définit à Lausanne, celle de l'ordre ouvert.

En 1829 déjà, dans le quartier de Mornex, Henri Perregaux construisit ce que l'on considère aujourd'hui comme l'archétype du *plot* lausannois: la superposition de deux appartements dans une maison bourgeoise. De son côté, Charles-François-Christian Recordon, également en 1829, construisit lui aussi une des premières villas locatives de la région, à Riant-



Henri Perregaux, *Maison Saint-Luce*, 1829



Charles-François-Christian Recordon, *Riant-Mont*, 1829

Mont. À cette période, le type, encore réservé à une certaine élite, reflète les aspirations de la bourgeoisie locale, que Didier Challand résume ainsi:

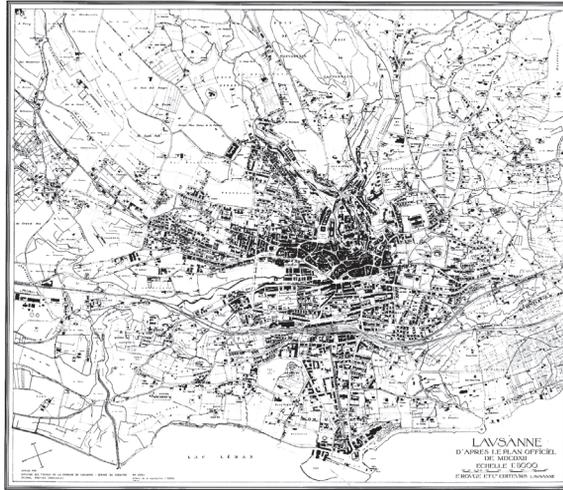
«La construction des «villas néoclassiques» dans la région de Mornex, sur les coteaux du même nom, se laisse décrire de ce point de vue comme un moment-clé de cette mutation morphologique. Étagées dans la pente au sud, les maisons se rapprochent - étonnamment pour l'époque - les unes des autres, tout en conservant leur qualité d'objets isolés sur fond de motif végétal. Le 'décor'(...), matrice spatiale définie par le jardin et la belle façade, ainsi que le panorama du lac et des montagnes au sud sont les médiateurs de ce bon voisinage. Le jardin comme nouveau paradigme universel de l'habitat suburbain d'un côté, le Genius Loci de l'autre, paraissent comme deux puissants référentiels sur lesquels se focalisent de façon quasi magnétiques l'orientation des espaces majeurs de la maison, dès lors moins tributaires des 'événements' d'à côté. Dans une telle configuration topographique et typo-morphologique, l'éventuelle pénibilité de la densité latérale se voit en effet neutralisée ou du moins atténuée, un peu comme sur les gradins d'un théâtre, où le spectateur absorbé par la scène oublie naturellement le visage de ses voisins, à défaut de son parfum.»¹

C'est donc cette envie de concilier les charmes de l'habitation collective avec le génie du lieu, les charmes du jardin, la vue, et l'orientation vers le lac que ce début d'urbanité particulière s'esquissa.

Mais ce n'est qu'à partir des années 1870 que le type de la villa urbaine se répandit dans la ville, principalement dans le but hygiéniste de desserrer le tissu urbain trop dense et insalubre du centre-ville pour une population en croissance constante.

Ainsi, comme pour prendre une grande respiration alors nécessaire, la ville multiplia ses villas locatives, dont le type se déclina sous d'innombrables

¹Challand, Didier. *Habiter la ville ouverte - nouvelle actualité de la villa urbaine*, 2010, p.95



Plan historique, 1912

formes, de la plus ornementée à la simple habitation ouvrière. Mais la plupart de ces déclinaisons appartiennent au même type d'habitation, la villa locative, que Didier Challand définit ainsi:

«Immeuble d'habitation haut de trois à cinq niveaux, implanté en ordre non contigu ou orienté sur quatre côtés, comportant un ou deux logements par étage réunis autour d'une cage d'escalier collective et favorisant, par l'ensemble des dispositifs architecturaux, le sentiment d'individualité.»¹

C'est donc principalement au sein de cette période entre 1870 et 1914 que les traits significatifs d'une urbanité particulière prirent forme. Cette morphologie ouverte laissa par ailleurs place à des projets d'habitations collectives dont la morphologie s'affirma davantage. L'urbanisme de cette époque ne montre donc aucune rigidité, ainsi que peu de cohérence à l'échelle de la ville, une mixité et une hétérogénéité que l'on retrouve aujourd'hui. Certains parleront d'urbanisme, d'autre de catastrophe, à l'image de Frédéric Gilliard, qui décrit en 1935 la ville de Lausanne comme un théâtre antique:

«Les rues qui s'étagent au flanc des collines, sur lesquelles est fondée notre ville, représentent aussi bien les gradins d'un théâtre antique dont la scène, largement ouverte, a pour décor le lac et son horizon de montagnes.

Ne vous est-il pas arrivé, dans une salle de spectacle, de vous féliciter d'avoir su choisir une bonne place? Mais au moment du lever du rideau, un quidam de stature imposante et large d'épaules, est venu s'asseoir précisément devant vous, vous avez eu un mouvement de révolte

¹Ibidem, p.15

envers cet intrus; et il a fallu que la raison parle très fort en vous pour vous faire admettre que ce voisin, ayant comme vous payé sa place, avait le droit incontestable de s'ériger en écran entre vous et la scène.

Mais, encore, vous avez été lésé dans votre droit de spectateur. Et si vous aviez voulu vous en prendre à quelqu'un, c'est au propriétaire de la salle, et plus directement encore au constructeur de celle-ci, que vous auriez pu adresser vos reproches. C'était à eux, en effet, de disposer les places de façon à éviter l'inconvénient, facile à prévoir dont vous avez pâti.

Les maisons de Lausanne se pressent comme une foule, toujours plus dense, dans un bel amphithéâtre formé par la nature; et, chaque fois qu'une nouvelle voie marque un sillon transversal dans les coteaux voisins de la ville, c'est un gradin en plus, aussitôt occupé. (...)

Ily a peu d'exemples de villes, ayant un passé et, par conséquent, quelques traditions architecturales, qui s'en sont montrées à ce point oubliées, qui aient méconnu aussi complètement le caractère exceptionnel qu'elles devaient à la topographie des lieux.»¹

Gilliard, dans ce passage qui souligne tout son désespoir de voir la ville devenir un terrain de jeu pour architectes sans règles urbanistiques, illustre bien une sorte de chaos de mixité morphologique de cette période.

Par la suite, la première guerre mondiale marqua un ralentissement de la construction.

Quand à lui, le deuxième après-guerre marqua une phase d'urbanisation générale des poches vides à l'intérieur des limites communales. Ainsi le quartier sous-gare se densifia fortement dans les années 50, tout comme le quartier de Chailly et son tissu éparse de maisons individuelles que l'on observe aujourd'hui. Le quartier de Sévelin accueillit les activités industrielles et artisanales.

Dans les années 60 et 70, la ville continua sa colonisation des espaces périphériques, en privilégiant des constructions plus denses et en hauteur, pour diminuer son étalement. En 1964, l'apparition de l'autoroute pour l'expo 64 valorisa des terrains jusqu'alors considérés comme périphériques. Les années qui suivirent ne furent pas marquées par des interventions majeures et le tissu urbain, dans son ensemble, resta très similaire.

Aujourd'hui, dans le souci de limiter l'étalement urbain tout en accueillant une population croissante, la politique urbaine vise à densifier les dents creuses à l'intérieur de la commune. Seulement, celles-ci sont à présent presque toutes occupées. On est alors en droit de se demander si cette stratégie de densification adoptée depuis les années qui suivirent la deuxième guerre mondiale fut judicieuse...

¹Gilliard, Frédéric. *notes d'urbanisme*, déposées aux Archives de la ville de Lausanne (AVL). dimanche 22 décembre 1935.



Plan historique, 1985

L'évolution de la structure urbaine lausannoise peut alors être résumée en trois parties: la première étant la ville historique, la cité et quelques siècles plus tard, la rue de Bourg. Puis bien plus tard, vinrent les premières villas urbaines dans la campagne proche. Au tout début du 20^e siècle, la généralisation du type suivit de près les premières apparitions des maisons locatives bourgeoises. Enfin, après la première guerre mondiale, une sorte de relâchement conceptuel gagna les urbanistes en charge de la planification. Comme si ce désir, ou cette sorte de rêve bucolique et pittoresque de la *ville paysage* caractérisée par les villas locatives formant une texture dans un milieu vert, s'était envolé. Ce désir aurait laissé place à une sorte de retour sur terre, à une condition urbaine uniquement basée sur les besoins grandissants de logements pour une population croissante. Ainsi, alors que nous avons rapidement retracé quelques éléments-clés ayant donné la forme que l'on reconnaît à la ville de Lausanne actuellement, il nous paraît important de poser un regard critique sur la stratégie actuelle de planification. Nous pourrions relever ici le manque de planification d'ensemble au cours de l'histoire, et particulièrement lors des deux derniers siècles, mais au fond, à quoi bon? La ville et l'architecture existent, observons ce que nous avons sous les yeux.

Critique de la planification jusqu'à aujourd'hui

Le plan directeur communal (2030) que la ville a récemment proposé à la population est une étape de planification en vue du plan général d'affectation, qui dicte les grandes lignes en termes de planification des territoires urbains et forains de la région. Nous nous trouvons donc à un moment charnière de la planification, une période-clé qui devrait être source de projection, et non de réaction. En effet, les grands axes du plan directeur communal, document destiné au grand public et faisant l'objet de discussions ouvertes, adoptent une attitude passive, mettant le doigt sur des problématiques connues: valoriser le patrimoine et l'identité des quartiers, améliorer la qualité du cadre de vie, concentrer le développement urbain, se déplacer de façon durable et garantir la vitalité des territoires forains. Les architectes Gential, Frenzel, Dreier et Jaccard, dans l'article S'emparer de la ville #1 (avril 2019) de la revue *espazium*, résument ainsi la réelle contribution de ce document:

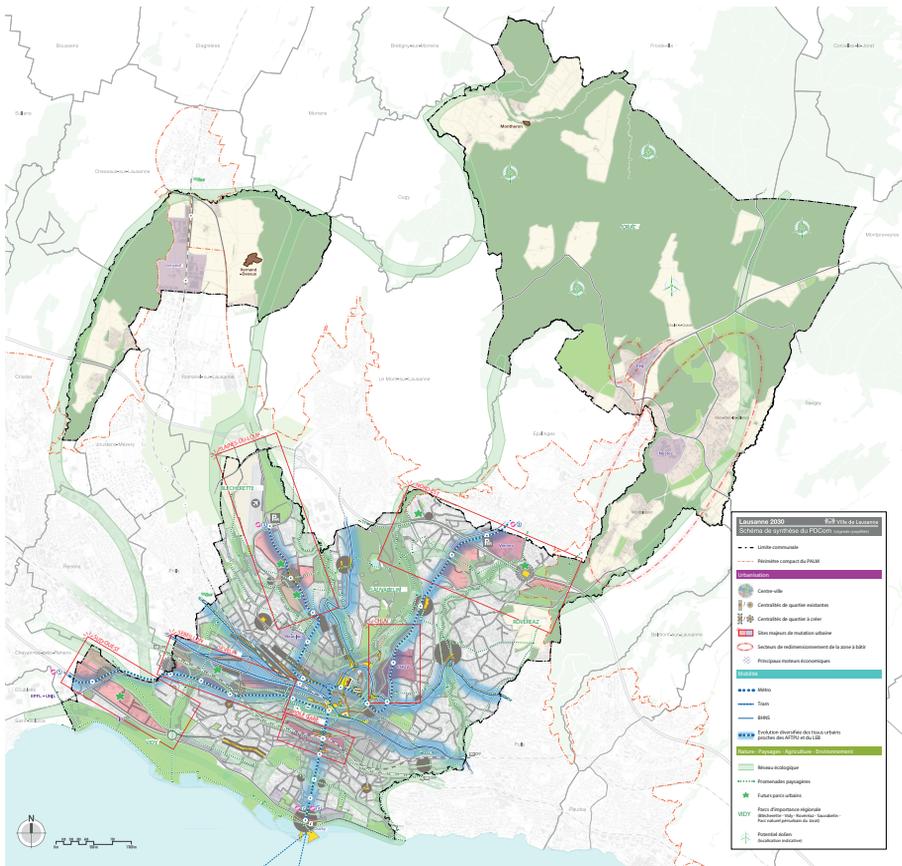
«Le PDCom peine à être plus qu'une synthèse des projets, réalisés, en cours ou déjà planifiés, mis en cohérence à une échelle élargie. C'est comme s'il était interdit de réfléchir au-delà de la ville que nous connaissons. En ce sens, nous savions avant le PDCom où la ville allait, mais ne savons toujours pas où elle ira lorsqu'apparaîtront de nouvelles opportunités, espérons-le avant 2030.»¹

Ces quelques lignes critiquent donc la nature simplement informative plutôt que projectuelle de ce document. Et cette attitude-là n'a pas changé depuis des décennies, puisqu'en 1942 déjà, la ville mit en place la notion de zone, pour favoriser une spécialisation des quartiers. La planification était alors déjà dans cette attitude rétroactive.

Il est évident que la complexité de l'aménagement du territoire rend inutile une approche uniquement utopique quant à l'avenir de la ville. Mais un plan d'aménagement n'est-il pas avant tout un outil de projet, peut-être entre réalité et utopie, qui donne à voir ce qui n'existe pas? C'est en tout cas dans cette optique-là que le présent travail a été construit.

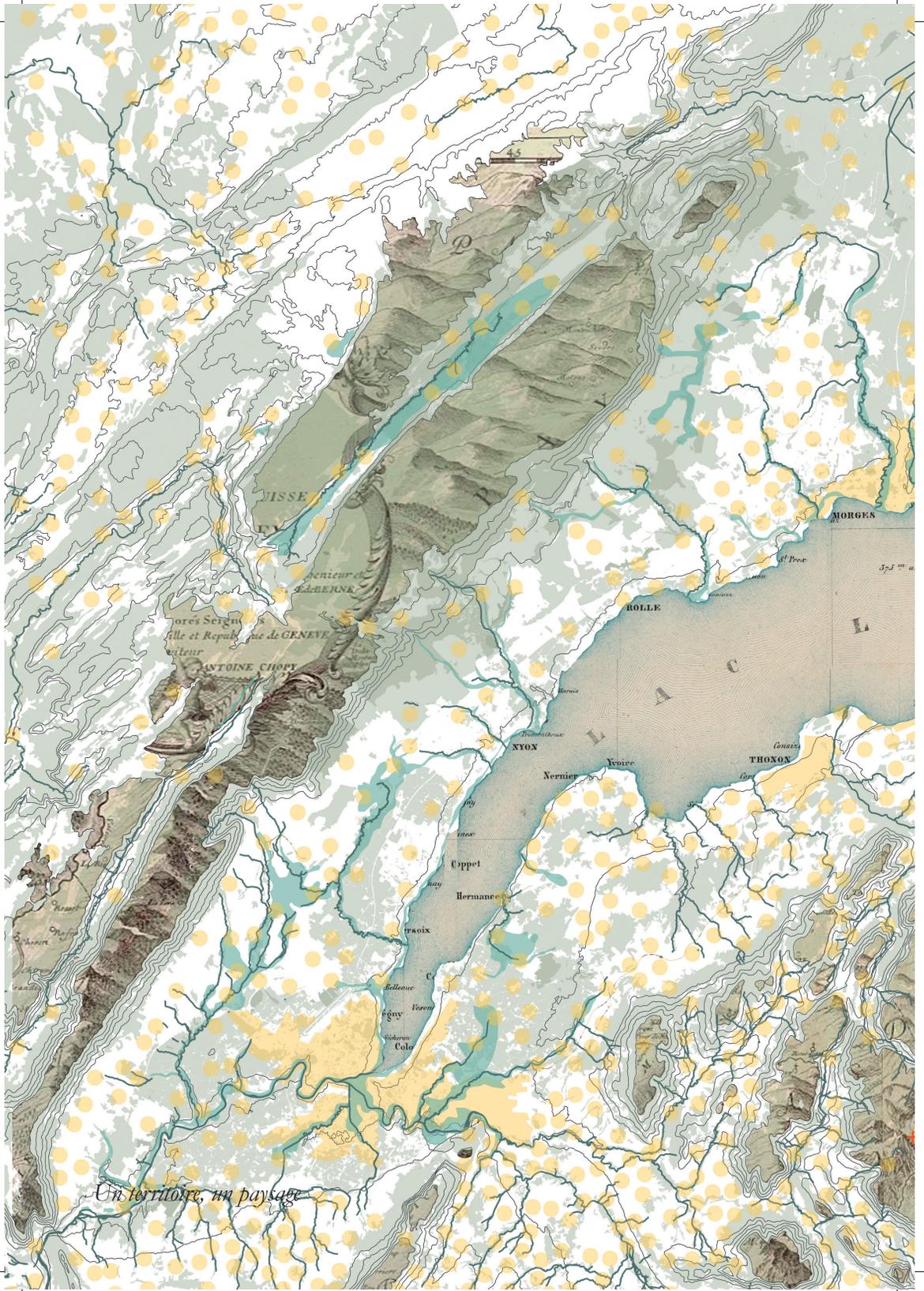
Par ailleurs, un des buts principaux du PDCom est de concentrer le développement urbain. Le plan d'aménagement indique donc six pôles de concentration à l'intérieur de la commune. Cette mesure est principalement due à la LAT, dont la révision de 2014 visait à réduire au

¹Gential, Oscar. « Lausanne ou la stratégie de l'entre-deux S'emparer de la ville #1 ». *Espazium*, 4 avril 2019.

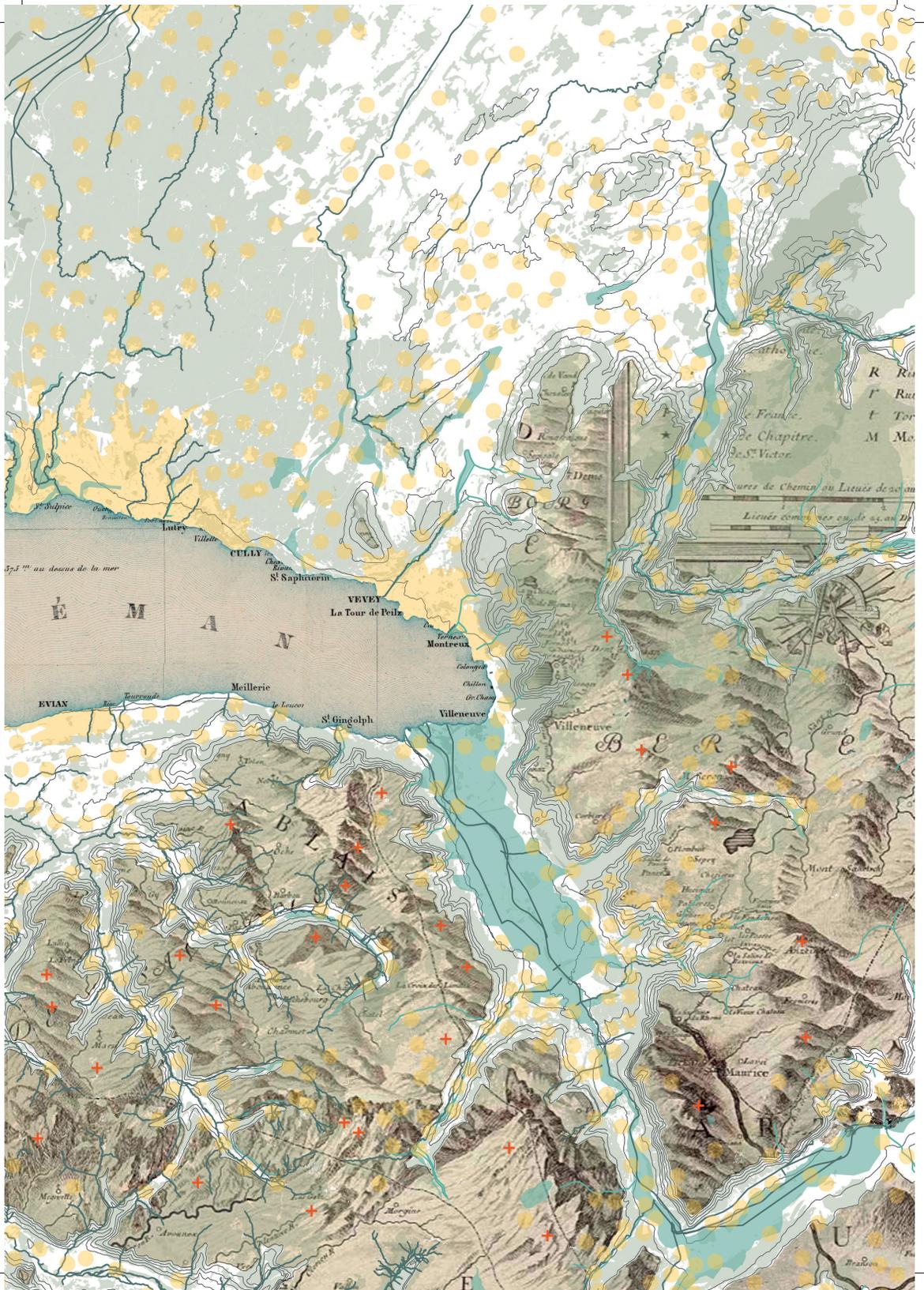


Plan directeur communal 2030

maximum l'étalement urbain. À l'heure actuelle, une troisième révision de la LAT est en cours d'élaboration, car la prise de conscience est évidente sur le fait que l'aménagement du territoire est bien plus complexe qu'une densification intra-muros. En partant du principe que les vides sont aussi importants que les pleins dans une ville, cette densification des poches vides ne paraît pas être une solution durable. Ainsi le chapitre suivant tente de formuler une vision plus large de la ville, inscrite dans un territoire plus grand que l'intérieur de ses limites communales.



Un territoire, un paysage



Chapitre 2

Ville Paysage, 1^{ère} partie

«De toute évidence, l'exode urbain s'explique aussi par une évolution des styles de vie. (...)Le sondage indique que 74% de la population préfère habiter à la campagne plutôt qu'en ville. L'attractivité de la vie à la campagne ne cesse d'augmenter. La voiture et la télévision ont joué à cet égard un rôle important. Cela fait longtemps que s'établir à la campagne ne signifie plus s'exiler de la société. Grâce à l'amélioration des moyens de communication, les distances spatiales aussi bien que psychologiques ont été considérablement réduites.(...)Dans la mesure où la décroissance - comme le montrent ces exemples - n'est pas un phénomène local mais participe d'une tendance générale, l'important à l'avenir n'est pas de préparer la croissance des villes, mais de développer de nouvelles réflexions et propositions pour engager un processus de réduction capable de sauvegarder la qualité urbaine. Les urbanistes sont aujourd'hui démunis face à ce défi, qu'ils ne peuvent d'ailleurs relever avec les outils dont ils disposent.»¹

Pour comprendre les enjeux du développement urbain lausannois, il est important d'inscrire la ville dans un contexte large. Car les limites géographiques de celle-ci ne représentent qu'un choix politique, et non pas une réalité physique et géographique. Mais il est également important de ne pas trop s'éloigner de la ville. La question paraît alors légitime: quel territoire est-il opportun de couvrir pour la pertinence de l'analyse de la ville de Lausanne? La limite territoriale que nous fixons dans le cadre de cette recherche est celle où les liens, autant paysagers que ceux concernant les infrastructures de transport, prennent place.

Car l'analyse de la métropole lémanique, comprenant tous les territoires attirés, d'une manière ou d'une autre, par le lac Léman, est un projet en soi. Il est donc évident que nous n'allons pas tenter une telle approche ici. Je juge cependant nécessaire de comprendre les bases d'un tel territoire, sans en faire l'analyse approfondie; il est vrai que le fait d'aborder une telle échelle dans ce travail peut constituer une faiblesse, dans la mesure que

¹Ungers, O. M., Koolhaas, Rem, Riemann, Peter, Kollhoff, Hans, Ovaska, Arthur, *Die Stadt in der Stadt: Berlin: ein grünes Archipel*. Kritische Ausg. von Florian Hertweck und Sébastien Marot. Zürich: Müller Publ, 2013. pp.90-91

cette analyse reste, quelque part, en surface. J'estime cependant que cette échelle-ci concerne également la ville de Lausanne, car elle est traitée dans le but de comprendre les interactions entre la ville et ses environs. Les théories territoriales sont ainsi utilisées afin de saisir les enjeux concernant l'intérieur de la ville, qui obligatoirement, dialogue avec le territoire dans lequel elle s'insère. C'est pourquoi je porte, dans ce chapitre, un regard sur les théories de Von Thünen pour la proximité de la ville avec les terres agricoles, sur celles de Christaller pour son idée de lieux centraux et de la manière dont ils sont hiérarchisés, et de Schwarz pour sa subtile interprétation du modèle christallérien visant à limiter cette hiérarchisation. C'est donc également dans le but ultime de compréhension de la théorie de Schwarz, qui est grandement destinée à l'échelle de la ville malgré son étendue territoriale, que les précédentes sont incluses dans cette recherche.

Des interactions entre les territoires urbanisés et le plateau suisse existent depuis des siècles, avec les premières colonisations du plateau au Moyen-Âge, puis au milieu du 19^e siècle, le développement d'un réseau ferroviaire performant facilitant les connexions. Cette organisation morphologique d'un territoire étendu n'est donc pas un phénomène nouveau. Aujourd'hui, la dualité entre une ville et son territoire avoisinant est d'autant plus diluée par des phénomènes issus du 20^e et du début du 21^e siècle: la modernité mettait en avant le rêve américain, la voiture et la télévision, alors que l'ère contemporaine réduit encore les conséquences d'une distance physique par des modes de vie nouveaux, comme le télé-travail, le téléphone mobile, et plus récemment le réseau 4G, tout cela avec l'arrivée d'internet dans les années 90.

Cette apparente réduction de la distance physique a conduit au phénomène bien connu de l'étalement urbain et à l'avancée des zones pavillonnaires périurbaines. C'est dans ce contexte-là que la LAT (Loi sur l'aménagement du territoire) a récemment été révisée pour endiguer - et le terme est parlant pour la situation - ce phénomène, en renforçant la densification à l'intérieur des villes. Dans le chapitre précédent, un diagnostic critique a été fait quant à cette urbanisation d'un territoire limité, et par conséquent restreint dans sa résilience et son évolution durable.

Ce chapitre propose de porter un regard sur les possibilités de lecture plus large de la ville de Lausanne à travers le modèle de la *ville paysage*, celui-ci étant particulièrement pertinent dans la quête du retour d'un dialogue,

autrefois proéminent, entre ville et campagne pour la métropole lémanique. C'est alors un aller-retour entre des modèles territoriaux parlant d'un urbanisme diffus choisis pour leur capacité à nourrir la quête de cet énoncé: la construction d'une vision pour la ville de Lausanne. Dans un processus m'ayant mené à considérer Lausanne au regard de ses nombreuses villas urbaines, je considère à présent que de procéder à l'analyse de la ville à l'échelle du grand territoire constitue une réflexion importante. Dans son ouvrage consacré à la dissolution des villes et à la *ville paysage*, Panos Mantziaras fait référence à Fritz Schumacher et à son plan d'extension de 1924 pour la ville de Cologne:

«La ville ne serait donc pas problématique à cause de sa taille, mais à cause d'un manque d'articulation avec son territoire: propos qui marque le passage de Schumacher à la problématique de la grande échelle et sa «conversion» d'un urbanisme proche de l'art urbain à un urbanisme reposant sur la prise en compte d'un territoire étendu, planifié en tant que ville paysage. (...) il suggère le dépassement des limites administratives sur lesquelles reposaient l'aménagement des villes.»¹

Schumacher n'est pas le seul à procéder à l'élargissement de la réflexion de l'échelle architecturale à celle du territoire. En réalité, le 20^e siècle, et notamment dans les territoires allemands gravement affectés par les deux guerres mondiales, fait figure de pionnier dans cette prise de conscience, avec les modèles de Martin Wagner, Bruno Taut, et bien sûr Rudolf Schwarz, qui contribuent à faire basculer des idéaux de villes diffuses ou *ville paysage* [Stadtlandschaft], jusque là restés utopiques, à une réalité géographique applicable sur le territoire.

Aujourd'hui, le terme de *ville paysage* constituent une échappée nécessaire à la réflexion d'un territoire dans son ensemble, appelé notamment *métropole lémanique* par Michel Bassand dans les années 90, puis aujourd'hui *métropole alpino-lémanique* par Paola Viganò, prenant en considération les territoires aussi bien suisses que français, ainsi que les vallées et les régions alpines habitables de la région lémanique. Lausanne n'est donc pas directement concernée par cette échelle territoriale, mais la ville fait partie d'un vaste projet métropolitain qui est toujours en quête d'un projet à l'heure actuelle. Ainsi, ce «*morceau du monde*»², avant tout considéré pour ses relations géographiques, et par conséquent économiques, sociales et paysagères,

¹Mantziaras, Panos. *La ville-paysage: Rudolf Schwarz et la dissolution des villes*. Genève: MétisPresses, 2008. p.104

²terme utilisé par Fritz Schumacher au moment où sa réflexion à propos de son projet pour la ville de Cologne vise un territoire de plus en plus grand, tiré de:

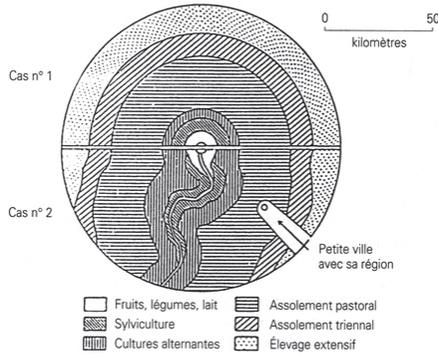
Schumacher, Fritz. *Köln, Entwicklungsfragen einer Großstadt*. Munich: G. D. W. Callwey, 1924. p.1

s'inscrit dans la continuité d'une pensée sur un urbanisme diffus initiée par Schwarz dans la première moitié du 20^e siècle.

Afin de contextualiser de travail de Schwarz sur la *ville paysage* et notamment pour la ville de Cologne, il est important de reprendre les deux théories d'économie spatiale résonnant particulièrement avec le contexte de la métropole lémanique. En effet, l'histoire de l'économie spatiale, branche spécialisée de la géographie, permet de faire un pas en arrière afin de comprendre la formation d'un territoire au regard d'une logique économique. Cette manière bien particulière de regarder un territoire permet d'entreprendre une réflexion sur la ville et sur le terme de croissance et décroissance. Je crois en effet que ces théories, bien qu'appliquées à des temps passablement différents que ceux d'aujourd'hui, résonnent dans un contexte économique de croissance perpétuelle et celle-ci devient, par la force des choses, un acteur majeur du développement territorial de l'arc lémanique. Mais cette politique de croissance économique effrénée, qui ne semble pas pouvoir être arrêtée du fait de son inertie, doit nous faire réagir et peut nous permettre une réflexion alternative sur la ville: par sa décroissance. C'est d'ailleurs dans un contexte de décroissance que Koolhaas et Ungers entreprennent l'écriture de leur manifeste pour Berlin; il s'agit dans ce cas d'une décroissance de population, mais impliquant aussi une réflexion sur une décroissance économique.

Le parallèle entre un contexte de décroissance de population et notre cas d'étude, qui s'inscrit dans les territoires suisses présentant une des plus grandes croissances démographiques de ces dernières années, peut paraître fragile. Mais comme le dit Paola Viganò dans une lecture donnée à l'EPFL¹, nous n'avons en réalité aucune idée de la fin de cette croissance démographique car cette dernière est la conséquence de choix politiques d'immigration et n'est donc pas «naturelle». Par ailleurs, dans le but de construire un territoire durable, évolutif et dynamique, une croissance de population ne peut rimer qu'avec décroissance économique. C'est pour cette raison que nous intégrons des théories spatiales au collage que représente cette recherche car ces théories se basent sur des réalités observées et dont le but n'est pas la croissance, mais simplement la mise en place d'une logique spatio-économique.

¹Conférence de: Viganò, Paola. «Alps - Prototypes for the alpine city-territory». 08.12.2016. EPFL

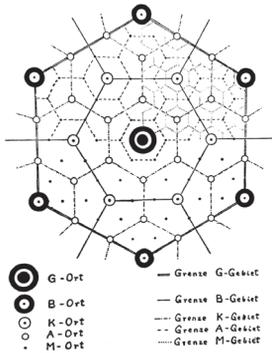


J.H. von Thünen, *modèle d'utilisation du sol*, 1826

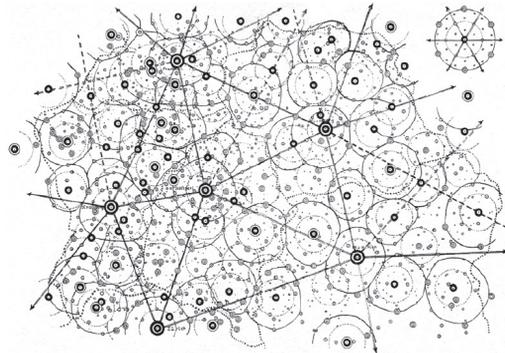
Von Thünen et Christaller

La première de ces théories jugées pertinentes pour nous a été élaborée par l'économiste Johann Heinrich Von Thünen (1783-1850) dans un contexte post révolution agricole mais pré-industriel. C'est donc dans une logique de proximité entre terres agricoles et villes, où sont vendus les produits issus de l'agriculture, qu'il base son modèle et les coûts de transport sont considérés comme paramètres-clé à maîtriser. C'est alors un territoire dessiné par une suite de cercles concentriques de différents types d'agricultures qui se met en place; les produits facilement périssables, dont le transport induirait une perte de valeur économique considérable, sont situés au plus proche du marché, alors que l'élevage extensif, consommant une surface importante et dont la proximité à la ville ne joue aucun rôle, est situé dans la périphérie la plus éloignée.

Von Thünen est alors le premier à mettre en relation la ville et l'agriculture. Cette théorie, en s'appuyant sur un territoire isotrope, revêt bien entendu un caractère utopique pour notre cas lausannois. En revanche, c'est justement par la vulgarisation d'une réalité territoriale que le schéma prend tout son sens, et particulièrement aujourd'hui, à l'ère avancée de l'anthropocène, où évolution rime malheureusement encore avec croissance économique. Il nous met alors en face d'une réalité: les sols proches nos villes n'ont plus leur valeur productive d'autrefois, la mondialisation permettant de consommer des aliments produits à l'autre bout du monde à des prix dérisoires. En revanche, nous constatons aujourd'hui, grâce à une nouvelle génération particulièrement soucieuse de l'avenir de la planète que la tendance est,



W. Christaller, *modèle de la théorie des lieux centraux*, 1933



W. Christaller, *application de la théorie des lieux centraux entre le sud de l'Allemagne et le nord de la Suisse*, 1933

du moins dans les pays dits développés, à une prise de conscience des enjeux liés à la consommation de produits issus de l'agriculture locale. Il est évident que ce n'est pas en faisant un pas en arrière de deux-cents ans que l'on comprendra l'avenir d'un territoire. Ce modèle permet néanmoins de comprendre des logiques selon lesquelles l'homme s'est installé sur un territoire, et qui devrait, au fond, perdurer au fil des siècles, l'homme lui-même ne changeant pas radicalement.

Le second modèle spatio-économique qu'il paraît important d'aborder pour la compréhension, non seulement du territoire élargi de la métropole lémanique, mais aussi de la pensée de Schwarz sur la *ville paysage*, est celle de Walter Christaller (1893-1969). Sa théorie sur les lieux centraux, d'une portée considérable dans les milieux de l'aménagement du territoire jusqu'à aujourd'hui, produit un modèle en observant une réalité territoriale. Il constate alors, notamment au sein d'un territoire qui s'étend du sud de l'Allemagne au nord de la Suisse, qu'une hiérarchie existe entre des centres primaires, secondaires, tertiaires, etc..., et que ceux-ci sont répartis sur le territoire selon des rayons d'actions différents correspondant à l'importance relative du centre. Il fait alors le lien capital entre hiérarchie des services et hiérarchie des centres. Le modèle théorique idéal de distribution des services sur le territoire, qui reflète une situation existante, est alors un ensemble de relations topologiques isotropes - ici encore, dans un territoire isotrope - entre des centres hiérarchisés. Je reviendrai plus tard sur cette notion de hiérarchie dans le modèle christallérien, que Schwarz décompose dans sa vision de la *ville paysage* pour diminuer, voir éliminer l'impact de ce phénomène hiérarchique au sein d'un territoire,

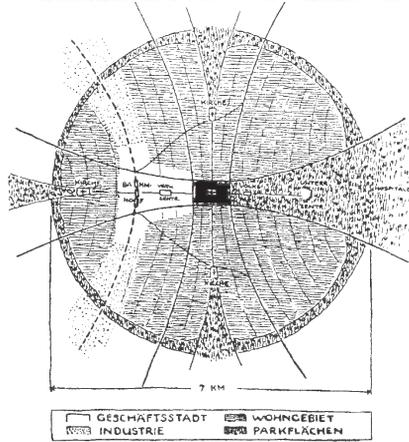
phénomène compromettant quelque peu la cohérence d'un urbanisme diffus. En effet, la *ville paysage*, dans sa version utopique, n'aurait aucun centre. Cette situation n'est évidemment pas réelle pour le territoire élargi de la région lausannoise, au sein duquel des points d'attractions seront toujours observables au profit de territoires reculés et moins desservis en transports publics notamment. Et c'est justement pour cette raison - la ressemblance à un territoire existant - et pour sa subtile interprétation de Schwarz que le modèle christallérien vaut la peine d'être pris en considération ici.

Par ailleurs, ce modèle met l'accent sur le territoire comme construction purement humaine et non-prédéterminée, une prise de conscience importante qui responsabilise l'homme dans la manière de s'établir sur le territoire.

Ville & Campagne

Dans la construction d'un imaginaire d'une ville associée à un territoire mettant en scène un centre et une multitudes de villages, comment ne pas mentionner l'utopie de la cité-jardin d'Ebenezer Howard?

Dans une quête hygiéniste visant à contrôler le développement de la ville industrielle polluée du début du 20^e siècle ainsi qu'à concilier les avantages de la ville et de la campagne, Howard répartit six villes secondaires de 32'000 habitants autour d'une ville-centre de 58'000 habitants. Cette réflexion sur la ville est basée sur une condition politique très claire du sol: son appartenance à la ville. Sans cette gestion du sol par l'état, l'articulation spatiale entre ville et campagne ne pourrait pas être mise en place. C'est également une condition indispensable pour éviter la spéculation foncière. Plus près de nous et un peu plus tard, ce sont d'ailleurs ces mêmes positions très claires que l'on retrouve chez Hans Bernoulli dans *Die Stadt und ihr Boden* (1946). Le bâlois, ayant siégé au Conseil d'État en 1947 sous la bannière du Parti Libéral-Socialiste, pour lequel il défendait une politique sociale, se situe dans la lignée de Howard. Dans le cas précis de la cité-jardin, cette gestion étatique du sol permet aussi la construction d'un système ferroviaire, d'équipements publics au centre-ville, ainsi que la mise en culture d'une grande ceinture agricole autour de la ville. C'est d'ailleurs uniquement dans ces conditions-là, où le sol est propriété de l'état, que Raymond Unwin transforme l'utopie socialiste d'Howard en



B. Taut , schéma de la Stadtterone, 1917

suprême de planification prônant la multiplicité et l'autonomie de ses parties comme moteur d'une identité?

Koolhaas soulève un point essentiel quant à la durabilité d'un territoire; la ville est en mouvement, et les logiques qu'elle suit pour se reconstruire de manière perpétuelle nous échappent. Mais ce mouvement de la ville, c'est-à-dire la possibilité de transformation de la ville au cours du temps, n'est-elle pas plus facile à mettre en place dans un territoire construit couche par couche, zone par zone, sans principe unitaire? Cette question de la dynamique du territoire est en tout cas probablement liée aux espaces libres au sein de la ville, ainsi qu'à l'interaction entre ville et campagne dans les zones de périphérie où la densité de population est réduite. Or aujourd'hui la politique d'urbanisme vise principalement à construire dans les dents creuses, les derniers espaces constructibles en ville. Tel est le cas dans les quartiers des friches nord, de la Plaine du Loup et des Falaises. Mais la dynamique ne devrait-elle pas être inversée, dans l'idée d'une décroissance et d'une décongestion de la ville? Certes, la congestion dont on parle n'est pas celle à laquelle ont dû faire face les architectes-urbanistes tels que Taut et Howard lors de leur conception de la *ville paysage*. Le rapprochement entre de tels projets et Lausanne reste néanmoins valable

dans le fait que la capitale vaudoise n'a jamais été considérée comme une grande ville, à l'instar de Genève, Bâle ou Zürich. Filip Dujardin, récent invité au Forum d'architecture de Lausanne pour une table ronde dans le cadre de l'exposition sur le plot lausannois, s'interrogeait même quant au statut de ville ou de village de Lausanne. Et Bruno Taut écrit, à propos de sa *Stadtkrone*, qui traite justement de la dissolution des villes, et qui influencera grandement Schwarz dans son concept de *ville paysage*:

«La ville, avec ses constructions éparses à la périphérie, se propage toujours plus loin dans la campagne et la campagne, elle-même, se répand ainsi de plus en plus dans la ville. Non seulement on remarque une dissolution du centre, mais la ville elle-même s'étend d'une façon contraire aux méthodes passées.»¹

Cette dissolution du centre, l'avancée de la ville vers la campagne et inversement pourrait justement être un des outils afin d'affirmer un caractère oscillant entre ville et village.

Taut considère également, comme on le voit dans son croquis, l'importance d'une cité haute - deux termes dont l'assemblage sied merveilleusement à la vieille ville lausannoise. Celle-ci devrait se trouver au centre de l'anneau que prend la forme de la *Stadtkrone*. Ce terme de cité-haute jouera un rôle important dans la *ville paysage* de Schwarz.

La ville paysage de Rudolf Schwarz à Cologne

Rudolf Schwarz (1897-1961), figure de l'architecture et de l'urbanisme de l'entre-deux-guerres, est plus connu pour ses nombreuses réalisations d'églises en Allemagne et en Autriche que pour sa grande contribution à la reconstruction de la ville de Cologne, alors en ruine après la première guerre mondiale. Pour lui, la nécessité de construire la *ville paysage* à partir d'une lecture sensible de l'existant réside dans le besoin de mettre en valeur un patrimoine quasiment effacé par la guerre. Bien qu'il ne s'agisse pas, pour la région lausannoise, d'un territoire meurtri par la guerre, on ne peut qu'être sensible à la prise en considération de la dimension historique dans le développement d'une ville.

Mais Schwarz, à la manière de son temps, fait surtout part d'une dimension qui fait passablement penser au monde «technicisé» dans lequel on vit aujourd'hui. Cette problématique d'une sorte de double monde, qu'il met en avant au moment de la reconstruction de Cologne, concerne alors

¹Taut, Bruno. «Via Londres-Paris-New York-Neu-Berlin», dans: *Les Choses, Berliner Hefte zur Architektur*, V^e année, décembre 1989, p.11

également la construction de la ville contemporaine:

«L'homme «technicisé» laisse sa voiture quelque par et, soudain, n'est pas pressé. Il a infiniment plus de temps et de loisirs, et les vieilles choses nobles lui sont toujours importantes. Il aime toujours le chemin qu'il parcourt à travers les ruelles courbes et ne pense pas suivre les idées de Le Corbusier et renoncer au «chemin des ânes» de ses aïeux. Il se sent bien dans les musées et dans les églises. Il a encore ses vieilles préférences auxquelles il a ajouté un grand nombre de nouvelles, qui ne sont pas toutes frénétiques.»¹

L'homme dont parle Schwarz aurait alors besoin de se balader sans but dans des rues pittoresques et sinueuses de la ville pour oublier l'univers technologique qu'il vient de quitter, symbolisé par sa voiture. Comment ne pas penser, d'ailleurs, dans ces quelques lignes de Schwarz, au même chemin sinueux du flâneur lausannois décrit par Didier Challand dans sa thèse sur la ville ouverte? J'y reviendrai. Schwarz redoute donc l'explosion de l'univers technologique et promeut un retour au «cosmos de contemplation solitaire». Il anticipe ainsi, notamment avec l'essor de la voiture, l'univers technologique dans lequel nous vivons aujourd'hui. Et dans les deux cas, les conséquences spatiales sur la ville semblent être les mêmes:

«Cela présuppose une stratégie urbaine tournée vers une nouvelle configuration spatiale, caractérisée par l'aménagement subtil du quotidien.»²

Un environnement de plus en plus technicisé demanderait alors un soin particulier aux espaces urbains du quotidien. On peut alors légitimement se demander quel serait l'avis de Schwarz aujourd'hui, avec le développement des téléphones mobiles notamment. Mais cela a-t-il réellement une influence sur la manière avec laquelle nous construisons l'espace public? Car aujourd'hui ou il y a cent ans, l'espace public, grosso modo identique, il est certain que nous l'appréhendons différemment. Mais le construire différemment selon des modes de vies transformés, c'est une autre histoire. Dans tous les cas, on ressent ici autant l'architecte que l'urbaniste, une articulation de pensées et d'échelles faisant de Schwarz une figure incontournable pour notre cas d'étude, et pour l'étude de la ville en général.

Par ailleurs, pour décrire Cologne, Schwarz s'appuie sur l'idée de la fragmentation de la ville, un thème que l'on retrouve aussi bien dans la ville-archipel d'Ungers et Koolhaas que dans la ville de Rossi. Il décrit la

¹Traduit de l'allemand par Panos Mantziaras dans: Mantziaras. *op. cit.* p.100

²*Ibidem.* p.101

ville comme suit:

«L'idée de la fédération urbaine de Cologne contient déjà la prise de conscience que la ville compacte, à l'intérieur de ses limites actuelles, doit être partitionnée et organisée sur la base d'unités fédérées. Cette idée s'applique à l'échelle du territoire. Même la grande ville actuelle, avec ses apparences massives, est loin d'être une oeuvre unitaire et ses différentes parties doivent être mises en évidence par le plan. L'ensemble du Grand Cologne doit être considéré avec le même soin pour qu'il devienne peu à peu une ville paysage, avec la «cité-haute» de Cologne comme centre commun.»¹

Ainsi, en plus de cette notion de partitionnement du territoire en plusieurs entités, il est important de bien comprendre le sens que donne Schwarz à la cité haute - elle-même liée à la notion de dominante - au sein de la *ville paysage*, et son articulation dans le territoire. Il la décompose en 4 entités:

«Schwarz le montre par une série d'exemples tirés sélectivement de l'histoire des villes: Athènes est une création d'Athéna [éducation], la ville médiévale l'oeuvre de la Madone [religion], les villes royales sont les ouvrages des monarques [souveraineté], et enfin la ville industrielle naît de l'esprit capitaliste [économie-travail].²

Il procède ainsi à la distinction entre une partie de la ville culturellement, politiquement et économiquement plus importante qu'une autre. La cité haute serait alors reconnue comme telle par une architecture se démarquant du reste, non pas pour des raisons esthétiques ou formelles, mais pour les fonctions publiques et symboliques qui y sont attribuées. Très vraisemblablement catholique convaincu, Schwarz considère l'église ou la cathédrale comme «Maître» de la cité haute, mais il nous paraît important, en considérant la situation actuelle des villes occidentales et la relation de ses habitants à la religion, d'élargir le sens de la cité haute à un *espace significatif pour la collectivité*, symbolisé par des signes architecturaux ou par un espace urbain particulier. Ceci pourrait permettre, dans un travail parallèle, de définir des espaces faisant sens pour leur caractère public en région lausannoise. Par ailleurs, cette hiérarchisation de la ville, similaire à la distinction que Rossi effectue entre les «aires de résidences»³ et les «activités fixes»³, pourrait être appréhendée comme une sous-structure dans la théorie des lieux centraux de Christaller. Mais elle met en péril la vision d'une urbanisation diffuse, car le modèle christallérien induit une hiérarchisation en terme d'infrastructures liées au transport, tout ce qu'une urbanisation diffuse et son territoire isotrope réfute. Car si cette hiérarchisation persiste

¹Traduit de l'allemand par Panos Mantziaras dans: Mantziaras. *op. cit.* p.107

²*Ibidem.* p.116

³des notions issues de l'ouvrage: Rossi, Aldo. *L'architecture de la ville*. Paris: L'Esquerre, 1984.

et se confirme à travers le temps, la ville durable dans le sens de son adaptabilité, se transformant en réaction aux mouvements perpétuels économiques et sociaux, ne peut pas être construite. Et c'est ici la plus grande invention de Schwarz pour la *ville paysage* de Cologne:

«Mais si le primat de la cité haute affirme l'insertion de la ville paysage dans un système de lieux centraux, c'est l'autre caractéristique que Schwarz lui attribue - celle des centres alternants - qui dévoile un système étendu et réticulaire de «stabilité altérable» [changeable stability] selon les termes de Melvin Webber¹. Cette transformation qualitative permet à la ville paysage d'échapper aux intentions normatives de la théorie des lieux centraux et préfigure les projets contemporains pour un espace urbain hybride et mutant.»²

Panos Mantziaras résume ici la plus grande contribution que Schwarz ait effectué pour la *ville paysage* contemporaine. D'un côté, n'importe quelle partie urbanisée du monde révèle un territoire sur lequel se déploient des villes de tailles différentes, celles-ci étant induites par le nombre de services, ou par *«la quantité et la variété des informations reçues»*³. Une certaine hiérarchie du territoire est alors toujours observable, et c'est la raison pour laquelle les modèles, relatant souvent une situation isotrope, ne sont jamais applicables tels quels dans la réalité. Mais cette hiérarchie peut être travaillée, en mettant en place un dialogue entre les hauts lieux du territoire, non seulement à l'intérieur des limites administratives d'une ville, mais dans l'entier d'un territoire, dont la limite est fixée par les conditions géographiques. Dans notre cas, tout le territoire qui demeure attiré par le lac Léman.

La capacité de la cité haute à se déplacer dans l'espace et dans le temps est une condition impérative à la mise en pratique d'une ville-territoire, une ville horizontale, diffuse, paysage... peu importe le terme; une ville ou un territoire où la croissance, la décroissance, les dynamiques sociales, économiques et culturelles sauront se renouveler par une articulation sensible de ses parties, autant construites que libres.

«Proportionnellement à la Geschichtskonstruktion de Schwarz, ces terrains vagues devraient offrir l'espace nécessaire au développement dynamique de l'histoire, «au confus, à l'imprécis et au désordonné.»⁴

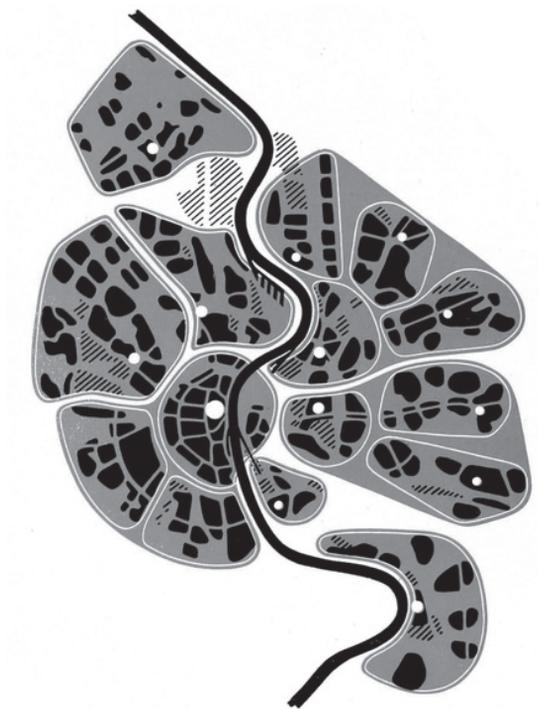
Une mise en valeur de ces terrains vagues, ce vide entre les îles urbaines de l'archipel chez Ungers et Koolhaas, doit nourrir notre réflexion sur la

¹Weber, Melvin. *L'urbain sans lieu ni bornes*. Paris: Editions de l'Aube, 1996. pp.90-101

²Mantziaras. *op. cit.* p.143

³Weber, *op. cit.* p.40

⁴Mantziaras. *op. cit.* p.252



R. Schwarz, *la fédération urbaine de Cologne*, 1949

ville, et non pas par leur densification simpliste et réductrice de la valeur collective du sol de la ville, mais par une articulation sensible avec les «aires de résidences».

Chapitre 3

Fragmentation

Début de la thèse 5 intitulée *le concept de ville dans la ville de La ville dans la ville: Berlin, un archipel vert* :

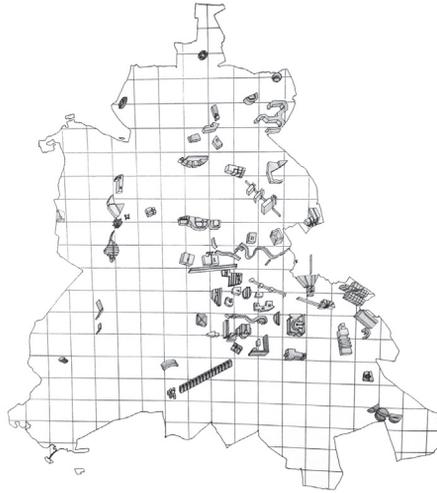
Thèse 5 | Le concept de ville dans la ville

«Le concept de «ville dans la ville» est le principe de base d'un modèle urbanistique futur pour Berlin. Il s'exprime dans l'image de Berlin comme archipel vert urbain. Les îles urbaines y ont une identité marquée par les empreintes de leur histoire, de leur structure sociale et de leur qualité spatiale. L'ensemble de la ville est formé par la fédération de ces entités urbaines dont les structures, très différentes, se sont développées de façon délibérément antithétique. Le critère décisif qui devrait présider à la sélection de ces îles est le degré de clarté et de lisibilité de leurs idées ou concepts sous-jacents.

Explication

La première étape de l'opération devrait être l'identification et la sélection des secteurs de la ville qui possèdent des qualités clairement identifiables, susceptibles de justifier leur préservation et leur explicitation. Ces «espaces identitaires» ne devraient pas être sélectionnés en fonction d'un goût particulier ni seulement à partir de points de vue esthétiques. La seconde étape du réaménagement consiste à compléter les fragments à conserver, qui recevraient ainsi leur forme architecturale et urbanistique définitive. Cette opération suppose l'élaboration d'un répertoire de stratégies d'achèvement qui soient pures de tout sentimentalisme. Dans les aires densément construites, il faudrait diminuer la masse bâtie en créant des espaces ouverts: parcs urbains, jardins et autres espaces publics. En revanche, les secteurs à faible densité, comme Westend, pourraient être intensifiés grâce à l'intégration de pôles de concentration.

Les intentions futures en termes d'architecture et d'urbanisme sont uniquement de mettre en évidence la configuration particulière qui aura valu à chaque île urbaine d'être distinguée comme telle. Il s'agit en substance d'établir la «physionomie» de chaque secteur urbain, et de la renforcer de telle sorte que chacun ait son empreinte distinctive. Chaque secteur urbain pris en soi acquerra ainsi son identité propre, qui le différenciera fondamentalement des autres. (...)



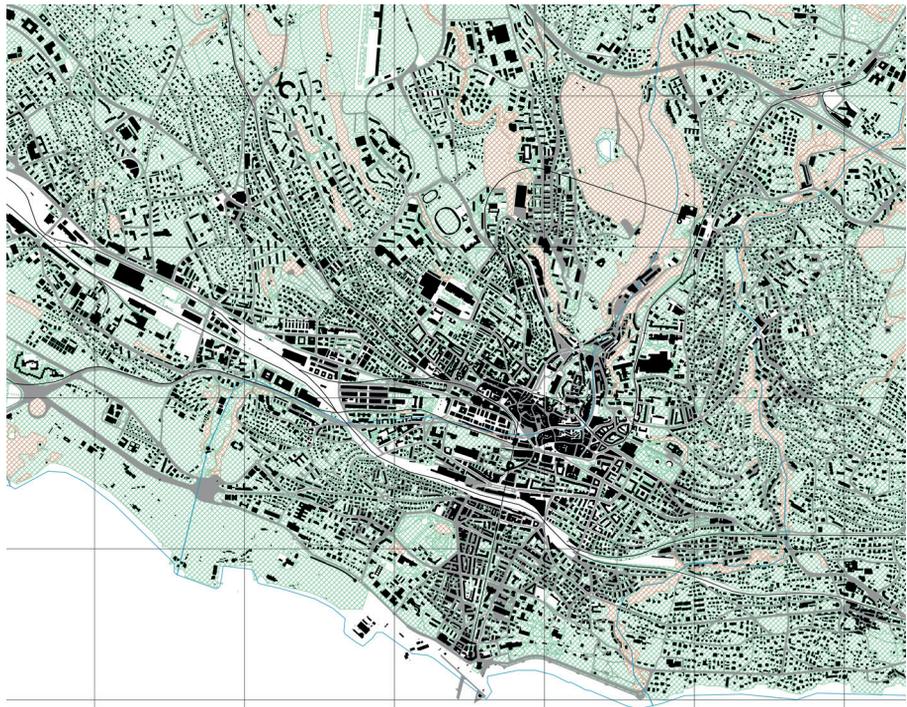
O. M. Ungers et R. Koolhaas, *La ville dans la ville: Berlin, un archipel vert*, 1977

Conclusion

Le concept pluraliste de ville dans la ville est l'antithèse de la théorie urbanistique courante, qui part de la définition de la ville comme une entité unique. Il correspond à la structure actuelle de la société, qui s'affirme de plus en plus comme faite d'individus dont les besoins, les désirs et les représentations diffèrent. Il implique aussi une individualisation de la ville, et par conséquent le refus du standard et de l'uniformisation. C'est ainsi qu'il faut comprendre son ouverture d'une part, et sa variété d'autre part. Il correspond à un système urbain ouvert, où des lieux différenciés composeraient ensemble un environnement urbain complexe et varié, mais c'est aussi, sur le plan politique et social, un concept pluraliste, dans lequel de nombreuses visions idéologiquement différentes trouvent place les unes à côté des autres. Pour le citoyen, l'environnement sera de nouveau lisible et gagnera par conséquent une dimension humaine. Du point de vue de l'initiative et de la participation individuelles, la petite entité est toujours un meilleur champ d'action que la ville dans sa globalité. Enfin, l'individualisation urbaine répond aussi à la question de l'identification des citoyens à leur ville. Alors qu'une ville anonyme, composée en fonction d'une vision d'ensemble, provoque une perte d'identité et une certaine dépersonnalisation, le citoyen peut, dans un système ouvert, choisir l'espace identitaire qui correspond le mieux à ses désirs et ses représentations.»¹

Fin de la thèse 5 le concept de ville dans la ville de
La ville dans la ville: Berlin, un archipel vert

¹Ungers, O. M., Koolhaas, Rem, Riemann, Peter, Kollhoff, Hans, Ovaska, Arthur, *Die Stadt in der Stadt: Berlin: ein grünes Archipel*. Kritische Ausg. von Florian Hertweck und Sébastien Marot. Zürich: Müller Publ, 2013. pp.94-96





Des villes dans la ville¹

Objectifs de sauvegarde

Périmètres ou ensembles construits²

Périmètres environnants ou échappées dans l'environnement³

■ A

■ a

■ B

■ b

■ C

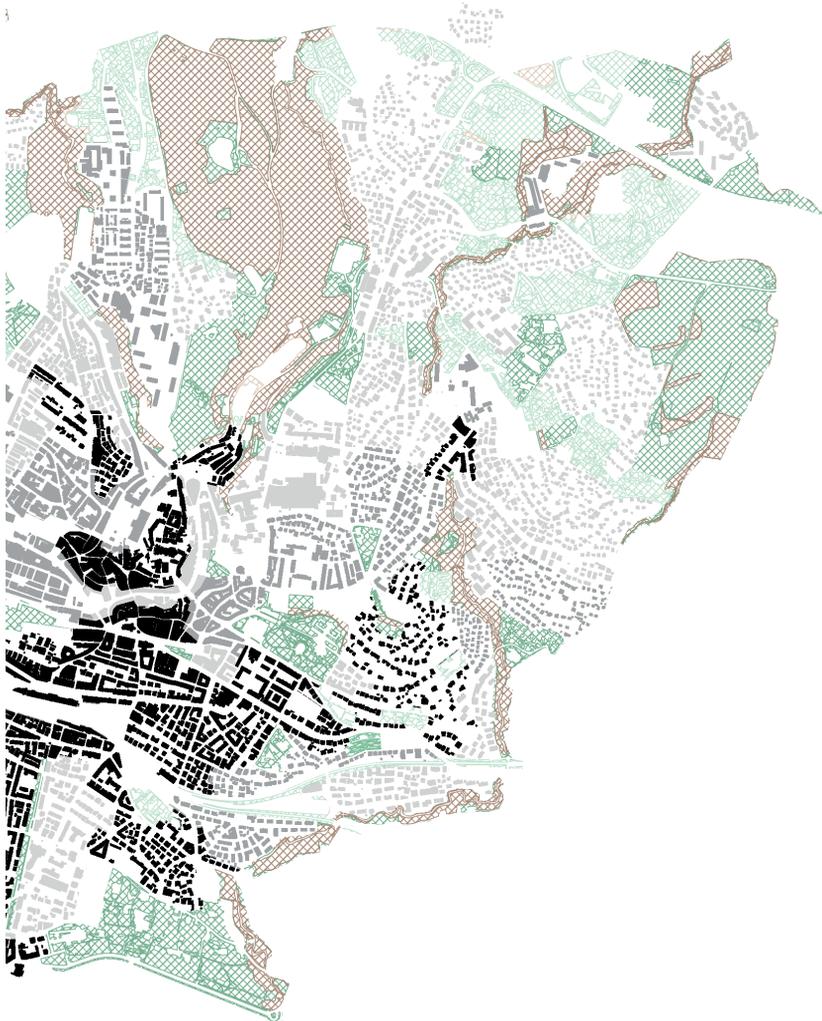
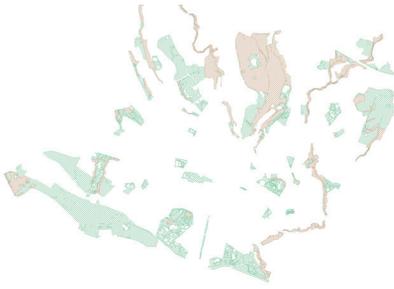
¹Carte inspirée de l'ISOS: Inventaire fédéral des sites construits d'importance nationale à protéger en Suisse

²Selon l'ISOS: «composante bâtie de taille honorable, pouvant être perçue comme entité de par ses caractéristiques historico-architecturales et spatiales ou de par sa spécificité régionale, par ex. vieille ville médiévale, quartier de la gare, ancien noyau du village, quartier industriel.»

³Selon l'ISOS: «des aires, construites ou non, indispensables à la cohésion des périmètres et des ensembles qui, de ce fait, font partie intégrante du site construit.»

Des villes dans la ville





Je crois que le concept de ville dans la ville, énoncé par Ungers et Koolhaas, et figurant dans les pages précédentes, est absolument pertinent dans l'idée de construire un imaginaire pour la ville de Lausanne, malgré les divergences contextuelles claires. Par contre, je ne crois pas que son analyse au regard de Lausanne apporterait grand chose, tant il est parlant sous sa forme originale. En revanche, il peut être mis en parallèle avec la théorie d'Aldo Rossi (1931-1997) à propos de la ville par parties, qu'il énonce dans son livre l'architecture de la ville, publié en 1966.

Aldo Rossi et la ville par parties

Premièrement, il est important de noter que Rossi considère la ville comme un artefact.¹ Ainsi, comme le titre de son livre l'indique, sa position est claire: l'architecture, en tant que construction de l'homme, permet d'étudier objectivement la science urbaine. Et c'est avec une certaine humilité quant à la complexité du phénomène urbain que Rossi considère l'architecture comme unique moyen valable d'aborder le thème de la ville. Sa démarche critique envers le fonctionnalisme primaire exprime par exemple un rejet d'une analyse de la ville uniquement selon ses aspects fonctionnels:

«Il est donc évident que l'une des thèses de ce livre, qui veut affirmer l'importance de l'architecture dans l'étude de la ville, consiste à refuser cette explication de tous les faits urbains par la fonction.»²

Cette méthode d'analyse par la matière architecturale - et dans ce sens similaire à l'approche d'Ungers et Koolhaas - définit un cadre précis: l'analyse de la ville passerait principalement par l'analyse de son architecture. Il apparaît alors que l'aspect formel de l'architecture constitue, pour Rossi, un angle de vue objectif quant à la question de la formation de la ville. Il est clair que la forme est intimement liée à la fonction, à une société ou une culture. Rossi n'adopte pas une attitude visant à éviter cette complexité. Mais il semble que l'architecture elle-même renverrait à toute cette complexité, et que la science urbaine ne peut ainsi pas se passer du sens premier de l'architecture, c'est-à-dire comme construction humaine. On peut alors se poser la question suivante: qu'est-ce qu'une construction

¹Définition wikipédia: Phénomène créé de toutes pièces par les conditions expérimentales. En tant qu'objet fabriqué, l'artefact regroupe les ustensiles, les bâtiments et œuvres d'art, mais exclut les personnes, les organismes (végétaux ou animaux), les particuliers naturels non vivants (les pierres, les fleuves, les glaciers) (<https://fr.wikipedia.org/wiki/Art%C3%A9fact#>)

²Rossi, Aldo. *L'architecture de la ville*. Paris: L'Esquerre, 1984. p.28

humaine? Est-ce une construction sociale ou physique, liée à la matière? Probablement les deux, et ce chapitre tente de comprendre de quoi la ville d'Aldo Rossi est formée, autant socialement que physiquement.

Dans un premier temps, cette complexité de la science urbaine passerait notamment par l'étude de l'histoire du lieu, qui joue un rôle important dans l'état présent de la ville. Cette notion d'histoire, bien loin d'un attachement postmoderniste à des styles architecturaux historiques, doit être comprise comme donnée temporelle laissant des traces que la ville conserve à travers les âges. L'architecture se reconstruirait perpétuellement sur elle-même, selon des couches successives, que la ville n'efface pas. Les marques de l'histoire traversent ainsi les âges. Et cela constitue un maillon important de la chaîne qui serait la vision de la ville selon Rossi.

Par ailleurs, l'articulation formelle de la ville est un point primordial dans la compréhension des phénomènes urbains pour Rossi. Il met en effet l'accent sur cette division de la ville, où est exprimée l'idée de la ville par parties, une théorie que je considère importante dans la construction d'un outil permettant de poser un regard critique sur la ville de Lausanne.

«La ville, par sa nature, n'est pas une création qu'on peut ramener à une seule idée fondamentale. (...) La ville est la somme de nombreuses «parties» de quartiers, de secteurs très différents dont les caractéristiques formelles et sociologiques sont elles-mêmes différentes. (...) La ville dans toute son ampleur et dans toute sa beauté est une création qui s'est faite à partir de nombreux éléments constitutifs, différents les uns des autres; l'unité de ces éléments est constituée par l'unité urbaine dans son ensemble.»¹

Cette citation confirme un point fondamental: la ville, malgré les différences formelles et sociales assumées de ses parties, peut constituer un ensemble cohérent dont le tout ne peut se résumer à la somme de ses parties. On peut alors discuter de la position de Lausanne dans son état présent quant à cette idée-là, mais elle peut néanmoins constituer une source d'inspiration dans notre quête d'une urbanité fragmentée mais affirmée.

1^{ère} fragmentation

Cette idée de la ville par parties induit une question évidente: quelles sont alors ces parties? Rossi répond à cette question en introduisant le terme d'*aire*, qu'il définit comme suit:

¹*Ibidem.* p.55

«Les 'aires' sont toujours entendues ici soit comme des unités de l'ensemble urbain qui sont l'aboutissement de différents processus de croissance et de différenciation, soit comme des quartiers ou des parties de la ville ayant acquis des caractéristiques propres. La ville y est considérée comme un grand ouvrage, dont la forme et l'espace sont observables; mais cet ouvrage ne peut être compris qu'à travers ses fragments, ses moments différents, qui sont ce que nous pouvons observer avec une certaine précision. L'unité de ces parties est constituée fondamentalement par l'histoire, par la mémoire que la ville a d'elle-même»¹

Cependant, la difficulté de cette approche de la ville par sa morphologie urbaine réside dans le fait qu'il est difficile de définir clairement en quoi consiste l'homogénéité d'une partie. Rossi avance timidement le terme d'homogénéité typologique, qui regrouperait alors les parties de ville selon les modes de vie:

«Certes, il n'est pas simple de définir en quoi consiste cette homogénéité, notamment du point de vue formel. Nous pourrions avancer le terme d'homogénéité typologique, qui s'appliquerait à toutes les zones où les modes et types de vie présentent un caractère constant, matérialisé par des constructions semblables; il y aurait ainsi une homogénéité des quartiers, des Siedlungen etc.»²

Pour préciser cette idée de la ville par parties, Rossi définit également le quartier, qu'il lie intimement au concept d'aire:

«Pour la morphologie sociale, le quartier est une unité morphologique et structurelle; il est caractérisé par un paysage urbain, un contenu social et une fonction déterminée; le changement d'un de ces éléments suffit donc à marquer la limite du quartier»³

Parmi les quelques définitions que Rossi donne aux parties de la ville, que ça soit sous les nom d'aire ou de quartier, la définition de ce dernier constitue peut-être la matière la plus facilement applicable à une réalité observée. Mais dans tous les cas, une chose paraît claire: les fragments de la ville - et probablement qu'à chaque nouveau contexte correspond une redéfinition du fragment et de son unité - peuvent être étudiés séparément, mais une unité incluant tous ces fragments n'est pas remise en question.

Là aussi, Ungers, Koolhaas et Rossi se rejoignent, et cela m'a inévitablement mené à la décomposition de la ville en fragments pour sa compréhension globale. Il est clair que cette décomposition n'est pas une simple séparation des quartiers selon leur fonction, comme c'est le cas pour de nombreux modèles de ville du 20^e siècle, comme celui de Burgess pour Chicago, par exemple. Au contraire, l'approche adoptée pour la décomposition de Lausanne se résume à une fragmentation par quartiers selon leur

¹Ibidem. p.56

²Ibidem.

³Ibidem. p.57

caractéristiques formelles, s'approchant ainsi de l'humilité de Rossi quant aux possibilités d'analyses objectives de la ville.

Par ailleurs, le logement revêt un rôle important dans l'analyse des faits urbains pour Rossi, pour la simple et bonne raison que cette fonction est la plus représentative de l'architecture de la ville. Apparaît alors une distinction entre les éléments premiers, ou également appelés les monuments, et les aires de résidence. Rossi analyse la structure urbaine de Berlin selon le logement, et ceci une dizaine d'années avant la publication de *la ville dans la ville, Berlin: un archipel vert*. Plus que les monuments qui sont au coeur des préoccupations d'Ungers et Koolhaas, il s'intéresse justement à la structure différenciée des faits urbains liés au logement. Il en décèle trois types fondamentaux: les constructions en îlots, les blocs isolés et les maisons individuelles. Cette variété typologique de la ville par parties, plus nette à Berlin qu'ailleurs à cette période, fait déjà apparaître l'idée de la ville archipel dix ans avant Ungers et Koolhaas.

Le sujet des deux théories est évidemment bien différent, le premier se basant sur une ville de Berlin avant la 2^e guerre mondiale, le second sur une reconstruction de la ville meurtrie après la guerre. Mais peu importe pour nous, notre intérêt se trouvant dans les potentialités de réinterprétation de la ville archipel ou ville par parties. Ces deux concepts, l'une utopique, l'autre basée sur une réalité observée, diffèrent pour la raison suivante: chez Ungers, la suppression de certaines parties de la ville est nécessaire pour l'apparition d'une ville archipel. Chez Rossi, cet archipel - terme qu'il ne mentionne d'ailleurs jamais - est en fait déjà existant, sans même supprimer certaines parties de la ville qui ne sauraient pas suffisamment s'affirmer. D'un côté, une ville qui éprouve le besoin de faire disparaître des parties de la ville pour une meilleure clarté, et de l'autre, une clarté qu'il s'agirait d'affiner, mais qui est déjà présente dans l'état existant de la ville. Cette distinction entre deux types de ville archipel permettra de nous situer plus clairement quant à la situation actuelle de Lausanne.

2^e fragmentation

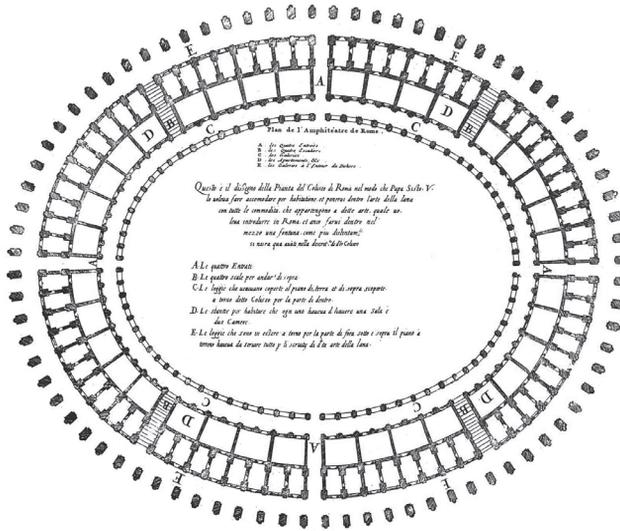
Pour entrer plus finement dans la ville de Rossi, il nous faut distinguer trois fonctions qui aident à comprendre la subdivision de l'ensemble urbain: les résidences, les activités fixes et la circulation. Les activités fixes

¹*Ibidem.* p.101



Padoue, *Palazzo della Ragione*, vue de la place aux Herbes après l'aménagement de la place au 19^e siècle

revêtiraient un «caractère public, collectif; ce caractère de «chose publique», faite par la collectivité pour la collectivité, est essentiellement de nature urbaine.»¹ Je n'entrerai pas dans les détails à propos des notions d'activités fixes, d'éléments singuliers et d'éléments premiers, car j'estime que c'est une sous-catégorie qui fait peu de sens au regard de notre étude et du temps dont nous disposons. Considérons simplement, pour la pertinence de l'analyse, que les activités fixes sont les éléments singuliers, lesquels comprennent les monuments, mais pas seulement. Ces éléments peuvent être singuliers du fait de leur nature historique, ou simplement des parties de la ville témoignant de manière significative de la collectivité. D'un point de vue spatial, ils occupent en général une place de choix dans la ville. De ce fait, la fonction de l'élément singulier devient secondaire, puisqu'il fait partie de la ville en tant qu'objet. Par conséquent, il peut abriter plusieurs fonctions au fil du temps, mais sa position géographique et sa forte signification fait de lui seul, en tant qu'architecture, un fait urbain. Je crois que cette notion d'élément singulier se retrouve en partie dans la cité haute de Schwarz, celle-ci signifiant néanmoins un morceau de ville probablement plus conséquent. Ainsi le Palazzo della Ragione à Padoue et le Colisée à Rome, par leur persistance à travers les âges malgré des fonctions différentes - transformations réalisées pour l'un, restées à l'état de projet pour l'autre - sont, selon Rossi, de bons exemples d'éléments singuliers. Il s'agirait



Rome, *Projet du pape Sixte-Quint pour la transformation du Colisée en filature de laine avec habitations pour ouvriers*, 1590
alors , dans un travail parallèle, de déterminer quels sont ces éléments singuliers pour la ville de Lausanne. Les monuments, décrits par Rossi comme une partie des éléments singuliers, sont-ils uniquement les édifices publics significatifs de la ville? Est-il nécessaire de distinguer la cité haute de Schwarz comme une partie de la ville significative et passablement plus grande que l'élément singulier de Rossi, plus petit? Peu importe, mais dans tous les cas, ces deux théories peuvent nous être utiles pour la mise en avant des potentiels lausannois, à l'échelle du monument comme quartier, ou comme bâtiment.

Tensions urbaines

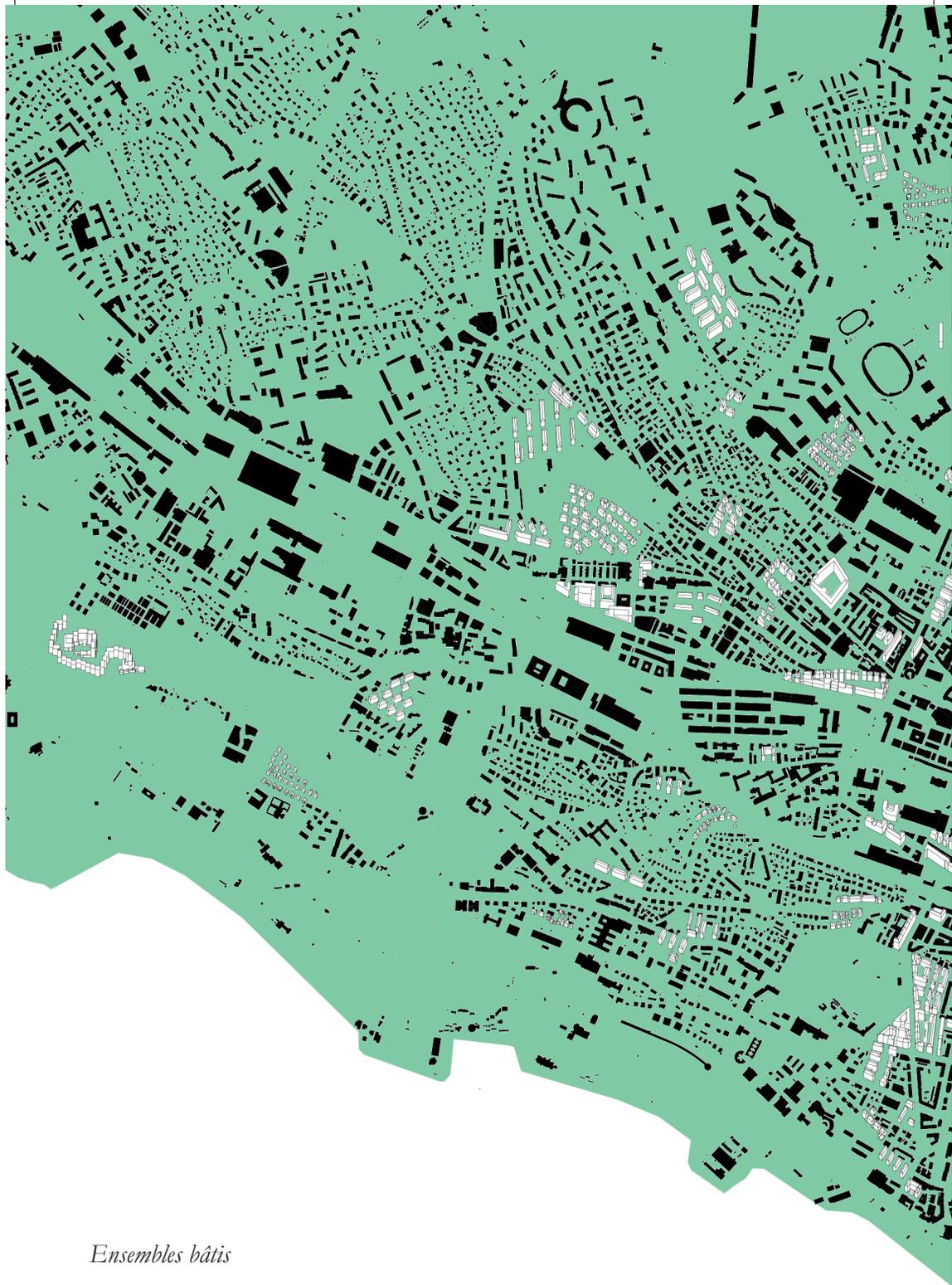
Au fond, le caractère spécifique de chaque ville se lirait en fonction de la tension entre les éléments singuliers et les aires de résidence. Hans Paul Bahrtdt (1918-1994), sociologue allemand, écrit à ce propos dans sa *Soziologische Überlegungen zum Städtebau*:

«Notre thèse est la suivante: une ville est un système dans lequel toute la vie, y compris la vie quotidienne, a tendance à se polariser, c'est-à-dire à se dérouler à l'intérieur d'un agrégat social, public ou privé. Une sphère publique et une sphère privée se développent et entretiennent des rapports étroits, mais le phénomène de polarisation ne disparaît pas. Les secteurs de la vie qui ne peuvent être caractérisés ni comme «publics», ni comme «privés», perdent en revanche

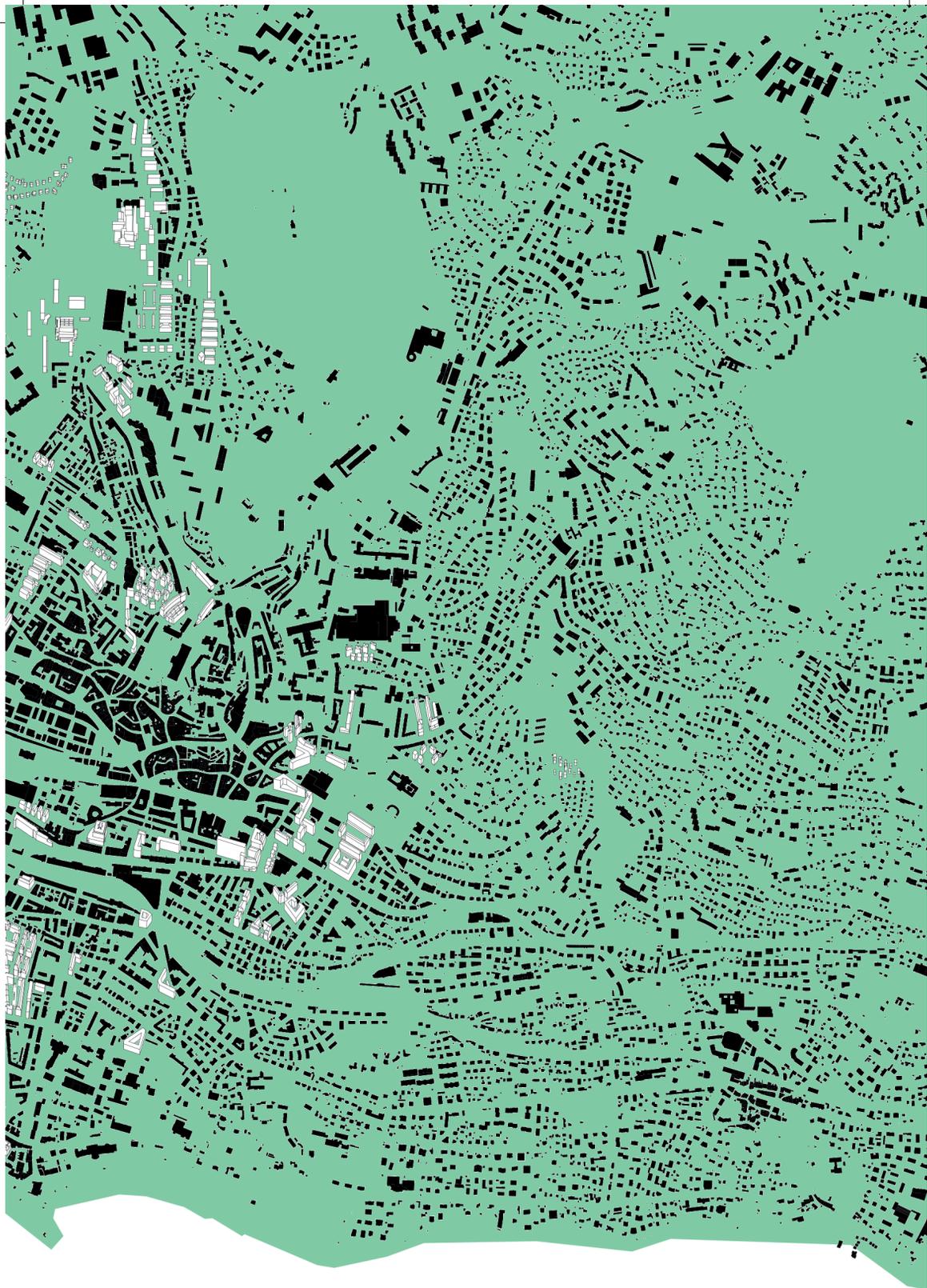
*leur signification. Plus la polarisation est forte, plus les échanges entre la sphère publique et la sphère privée se resserrent et plus la vie d'un agrégat acquiert, pour les sociologues, un caractère «urbain». Dans le cas contraire, le caractère urbain de cet agrégat se développera beaucoup moins».*¹

Une ville acquerrait donc un caractère urbain si cette polarisation entre public et privé est affirmée. Et c'est justement dans l'affirmation de cette polarisation que des échanges entre ces deux sphères pourront avoir lieu. Cela signifie, d'un point de vue social, que l'architecture, à travers une polarisation mais aussi des échanges entre le public et le privé, affirmerait le caractère urbain d'une ville. Cette subtilité d'articulation entre certaines parties de la ville n'est pas facilement applicable. Mais je crois que cette articulation spatiale et sociale est une condition fondamentale à l'unité d'ensemble d'une ville fragmentée. L'architecture doit savoir construire avec cette complexité.

¹Bahrtdt, Hans Paul. *Die moderne Großstadt. Soziologische Überlegungen zum Städtebau*. Hamburg: Rowohlt, 1961



Ensembles bâtis



Chapitre 4

Ville Paysage, 2^e partie

Ce chapitre traite de la *ville paysage* selon Karl Friedrich Schinkel (1781-1841), dont l'œuvre se trouve principalement dans la ville de Berlin. Le hasard fait que plusieurs théories sur la ville de Berlin forment le corps de cet énoncé. Ces différents projets ou théories concernant la ville allemande ont néanmoins des propos très divers les uns des autres. Il est important de mentionner que le choix n'est donc aucunement lié à la ville spécifiquement, mais qu'ils ont été choisis pour la grande possibilité de ré-interprétation qu'ils permettent dans le contexte qui nous intéresse.

Karl Friedrich Schinkel et l'architecture de la ville

L'approche de Schinkel à propos de la *ville paysage* concerne en premier lieu l'intérieur de la ville et la relation entre architecture et nature, mais surtout entre ville et architecture.

Bien qu'elle rejoigne sur quelques points la théorie de Schwarz pour la *ville paysage*, je crois qu'il est difficile de parler ici de deux concepts similaires, car les échelles de réflexion sont très différentes. Ce chapitre porte ainsi sur la *ville paysage* à l'échelle de l'architecture, ou de l'espace public induit par la construction de l'architecture, plus que l'échelle du territoire, comme nous l'avons fait auparavant avec Schwarz.

Au début du 19^e siècle, Schinkel réalise des peintures mettant en scène des bâtiments issus de l'architecture antique grecque positionnés de manière autonome dans le paysage. Ces peintures esquissent déjà une conception de la *ville paysage* selon Schinkel. Celle-ci serait alors bâtie selon des principes allant à l'opposé de ceux qui ont construit la ville de Berlin au 18^e siècle ou le Paris haussmannien au 19^e siècle. Car la conception romantique schinkelienne de la *ville paysage* ne met pas en scène une architecture qui s'inscrit dans un tissu homogène, mais une multitude de fragments



K. F. Schinkel, *antike Stadt an einem Berg*, 1806

architecturaux détachés les uns des autres.

Ainsi Schinkel entreprend en 1817 à Berlin un projet de transformation pour le secteur compris entre la Friedrichstrasse et la Burgstrasse¹. Ce projet, constitué de constructions nouvelles, de destructions et d'aménagements urbains au sein d'un vaste quartier, rappelle, malgré des divergences évidentes, la situation urbaine lausannoise aux 19^e et 20^e siècles. Nous observons en effet une ville où de nombreuses vues lointaines à travers les bâtiments sont rendues possibles par un tissu urbain discontinu et hétérogène. Bien que la taille des bâtiments soient totalement différente entre les deux situations, nous pouvons tisser des liens entre les principes de composition de la ville par la multiplicité des fragments et le dialogue entre chacun d'eux. L'historien Jean-François Lejeune écrit:

«L'homme ou la femme de l'époque du Panorama ne se déplaceraient plus le long d'axes baroques rectilignes, mais suivraient un itinéraire curviligne, ouvrant des perspectives sans cesse changeantes entre les masses bâties isolées et variées. Schinkel ne considèrerait pas les espaces urbains comme des vides entre des îlots, mais plutôt comme l'articulation et la contraposition de volumes.»²

¹Pour les précisions concernant les constructions, destructions et aménagements d'allées plantées que Schinkel prévoit en 1817 pour ce quartier de Berlin, voir: Hertweck, Florian. « Schinkel et l'invention de la ville paysage ». In *Marnes: documents d'architecture. Volume 3*, Éditions de la Villette., 236-75. Paris, 2014. p.244-249

²Lejeune, Jean-François. « Schinkel, Sitte, and Loos: The "Body In The Visible" ». dans: Bohl, Charles C., Lejeune, Jean-François (dir.). *Sitte, Hegemann and the Metropolis : Modern Civic Art and International Exchanges*. New York: Routledge, 2008. p. 76-77



K. F. Schinkel, *gotische Kirche hinter einem Eichenhain mit Gräber*, 1810

Städtebau vs Schinkel

Cette approche schinkelienne de la construction de la *ville paysage* par l'architecture nous conduit à deux pensées et réflexions urbaines radicalement opposées. Ces deux pensées prennent des noms variables selon les auteurs, mais nous simplifierons ici pour des raisons de compréhension et de pertinence en rapport au contexte lausannois. Nous les nommerons la ville selon l'espace, et la ville selon le corps, que Florian Hertweck décrit ainsi, en citant lui-même le critique d'architecture Friedrich Ostendorf (1871 - 1915):

«Schinkel n'aurait pas construit ses plans d'après un concept spatial, comme cela aurait été la règle depuis la Renaissance, mais d'après un concept corporel, comme cela aurait été le cas au Moyen Âge.»¹

Le premier courant, le concept spatial, prend ses racines dans le Städtebau allemand qui critique clairement le manque de réflexions sur l'espace public dans l'architecture de Schinkel. Il est important de bien comprendre en quoi consiste alors le Städtebau: c'est l'idée, dans l'idéologie allemande du début du 20^e siècle, que l'espace urbain serait *«le vide en tant que négatif d'une masse architecturale continue sculptée dans le plan des villes européennes par des formes*

¹Ostendorf, Friedrich. *Haus und Garten. Erster Supplementband zu den sechs Büchern vom Bauen*. Berlin: Wilhelm Ernst, 1914. p.84

²Hertweck. *art. cit.* p.256

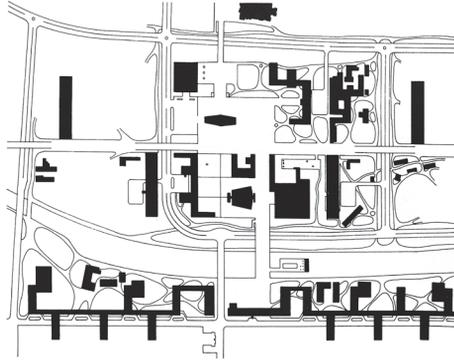


D. Dägen, *Die Häuserzeilen an der Friedrichstrasse*, 1732

urbaines.»² Et c'est probablement dans l'idée que la continuité architecturale n'est pas forcément primordiale pour la construction de la ville que Schinkel se démarque de la vision du type Städtebau. C'est d'ailleurs pour cette raison que son approche nous paraît pertinente dans le contexte que nous analysons. Car à Lausanne, comme dans l'exemple abordé précédemment pour la reconstruction du quartier berlinois, la relation entre le plein et le vide n'est pas aussi évidente que celle, par exemple, de la ville baroque berlinoise du 18^e siècle. On pourrait d'ailleurs illustrer les différences entre la conception de la ville issue du Städtebau et la conception de la ville de Schinkel en opposant deux représentations antithétiques: celle de Dismar Dägen de la ville baroque de Berlin en 1732, montrant une extrême contiguïté des bâtiments, avec celle de la ville antique adossée à une montagne de la peinture de Schinkel, datant de 1806 (p.63). Le contraste est évidemment trop fort pour être interprété littéralement comme deux conceptions opposées de la ville contemporaine: celle de la ville dense et celle de la ville ouverte. Mais cette comparaison exprime cependant les grandes lignes de deux pensées bien différentes de conception de la ville et la structure urbaine de Lausanne nous dirige obligatoirement vers l'une d'entre elles plutôt que l'autre.

A l'égard de Schinkel, Werner Hegemann (1881-1936), un autre critique

¹Hegemann, Werner. *Das Steinerne Berlin*. Berlin/Francfort/Vienne: Ullstein, 1963. p.181



Le Corbusier, *Saint-Dié des Vosges*, 1945

d'architecture, contemporain à Ostendorf, écrit en 1930:

«Dans le champ de l'urbanisme Schinkel a complètement échoué. Il aurait certes créé de beaux objets singuliers, mais son approche «paysagère» se refusait à réunir les bâtiments du centre de Berlin en un ensemble homogène.»¹

Il déclare même que la ville de Schinkel équivaut à *«l'éclipse de l'urbanisme»*.¹ Cela nous mène à penser que c'est peut-être le concept d'*urbanité sans urbanisme* qui pourrait être utile à notre réflexion. Il est alors important de préciser le terme d'urbanisme dans ce concept, qui est élaboré sans prétention et en référence à la dichotomie entre Schinkel et l'approche type Städtebau. Le terme d'urbanisme signifierait ici simplement la contiguïté dans les formes urbaines. Cette expression d'*urbanité sans urbanisme* signifierait alors la possibilité d'une cohérence du tissu urbain sans forcément avoir recours à la contiguïté des formes urbaines. Ce concept serait alors synonyme d'espoir dans notre étude, du fait qu'une manipulation morphologique générale n'est pas forcément nécessaire pour obtenir une cohérence globale de la ville. On voit d'ailleurs difficilement comment cette reformulation morphologique générale pourrait avoir lieu à Lausanne. Car la réflexion sur la ville est évidemment bien plus complexe à l'heure actuelle que celle ayant conduit aux grands travaux de reformulation morphologique d'un état existant, avec en tête ceux entrepris par le baron Haussmann et Napoléon III à Paris entre 1852 et 1870. En revanche, contrairement à Hegemann et Ostendorf, je crois que la manière avec laquelle Schinkel construit la ville, c'est-à-dire selon la relation que ses bâtiments entretiennent avec l'espace public, peut légitimement être qualifiée d'urbaine. Cette vision de la ville par l'architecture inclut dans la



Parme

réflexion l'espace de la rue, du trottoir, de la place publique, et cela tout autant que le Städtebau. L'espace public dialogue avec l'architecture et il fait indéniablement partie du projet; il ne peut simplement pas être réduit au vide induit par la contiguïté de la masse bâtie. C'est en considérant cela que le travail de Schinkel peut être considéré comme un maillon important dans la construction de l'imaginaire de la *ville paysage* contemporaine.

La spécificité ou le caractère fort d'une ville ne peuvent pas être mesurés uniquement à la contiguïté de sa masse bâtie. A l'inverse, je crois que l'autonomie architecturale, par exemple clairement observable dans le contexte lausannois, constitue un potentiel d'une urbanité poreuse, au caractère particulier. Cette porosité demande évidemment un travail fin de relations entre espaces publics et privés, mais je crois qu'elle peut constituer une urbanité forte de sens.

Pour étayer la recherche sur les différences entre une approche corporelle (Schinkel) ou une approche spatiale (Städtebau) de la ville, il peut être utile de considérer à présent la vision de Collin Rowe. Dans son fameux livre *Collage City* de 1978, il illustre la différence entre ces deux approches au moyen de deux plans masses: celui de Le Corbusier pour Saint-Dié des Vosges, projeté dans une vision d'ensemble unitaire, et celui du centre de la ville de Parme, davantage le résultat d'une accumulation de matière. Au moyen d'un contraste fort entre espace bâti et espace non-bâti avec l'utilisation unique de noir et de blanc, Rowe propose deux lectures totalement différentes de la ville:

«The one an accumulation of solids in largely unmanipulated void, the other an accumulation of voids in largely unmanipulated solid; and, in both cases, the fundamental

ground promotes an entirely different category of figure- in the one object, in the other space.»¹

L'espace bâti, représenté par la partie noire du plan est la figure, alors que l'espace non-bâti, représenté par la partie blanche du plan, est le fond. Rowe suggère donc clairement un retour à la densité exprimée dans le plan masse de Parme. Et l'espace de la ville, comme étant le résultat de la masse bâtie, profiterait alors d'une qualité que le plan de Le Corbusier n'aurait pas:

«Rowe plaide alors pour un retour à la qualité spatiale de la ville classique, à sa qualité en tant que figure ou corps spatial, car la 'texture dense' d'une ville comme Parme donnerait 'de l'énergie à sa condition réciproque, l'espace spécifique'. Cet espace, à savoir les rues et les places urbaines, constituerait dans cette vision postmoderne non pas un vide insignifiant, mais un 'vide figuratif, actif et positivement chargé, [...] une sorte de soupape de sécurité publique qui jette les bases d'une structure lisible».²

Cette théorie induit indubitablement un contexte urbain dense, comme le centre de Parme. Une telle densité construite n'est observable que dans quelques quartiers lausannois, comme celui de la cité ou de la rue de Bourg. La majorité du tissu urbain lausannois se détache donc de la vision de Rowe pour une ville dense. A l'inverse, il est évident que la très faible densité de la masse bâtie que révèle le plan de Le Corbusier est aussi, en quelque sorte, incomparable au contexte lausannois. On pourrait alors situer Schinkel à l'entre deux dans le dialogue entre l'architecture et l'espace public de la ville: entre le plan de Parme et celui de Le Corbusier. Et cette approche schinkelienne répondrait également à la morphologie complexe lausannoise, partiellement ouverte, contrairement à l'impression de rigueur quant à la notion de contiguïté du Städtebau.

Autonomie architecturale

La subtilité du dialogue entre l'espace public de la ville et l'architecture qui caractérise la *ville paysage* selon Karl Friedrich Schinkel est ainsi reprise par Fritz Neumeyer, théoricien de l'architecture:

«Chaque bâtiment de Schinkel se présente comme un corps fini et cohérent, et désigne un pilier d'angle urbanistique qui contribue à transformer la vieille ville serrée, avec ses murs lisses et uniformes, en un généreux paysage de volumes autonomes».³

¹Rowe, Colin et Koetter, Fred. *Collage City*. 1st paperback ed. Cambridge, Mass.: MIT Pr, 1983. p.62

²Hertweck. *art. cit.* p.256

³Neumeyer, Fritz. «Berliner Klassizismus: der entgrenzte Stadtraum», FAZ, 18 déc. 1990 cité dans: Mönninger, Michael (dir.), *Das Neue Berlin. Baugeschichte und Stadtplanung der deutschen Hauptstadt*, Francfort/Leipzig: Insel, 1991. p.103



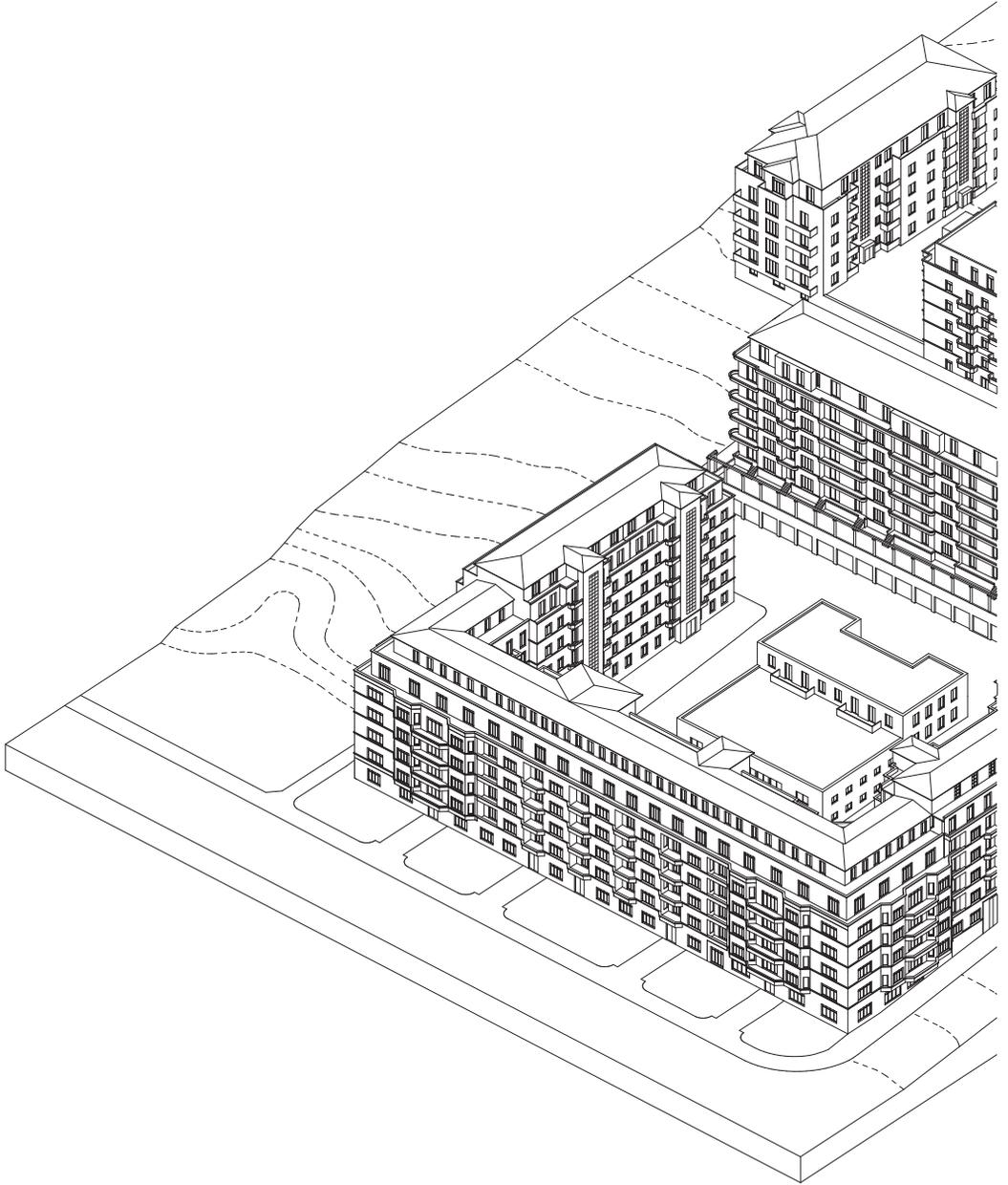
Eduard Gärtner, *la Bauakademie de Schinkel*, 1868

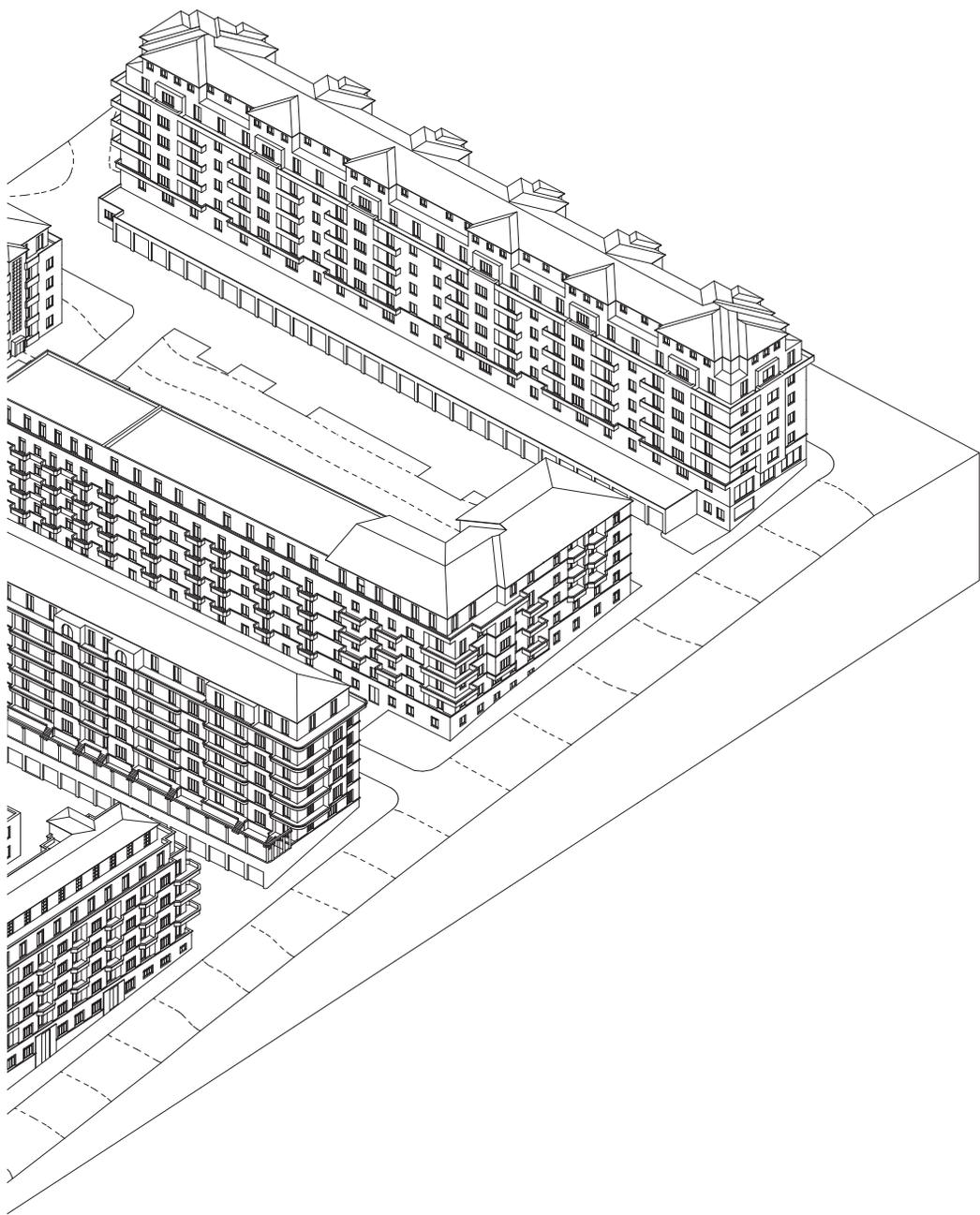
Schinkel mettrait donc l'accent sur l'autonomie de l'architecture, car celle-ci permettrait à chaque bâtiment de définir clairement l'espace urbain. A l'opposé, la contiguïté préconisée par le Städtebau allemand retire au bâtiment, pris dans son individualité, toutes significations envers l'espace public.

Cela confirme l'opposition entre deux positions distinctes quant à la définition de la ville par l'architecture, celle de Schinkel et celle du Städtebau. La *ville paysage* de Schinkel serait alors un paysage d'architecture, où une tension est créée par le dialogue entre des bâtiments autonomes, mais surtout entre les bâtiments autonomes et l'espace public de la ville. Florian Hertweck résume alors la vision de la ville selon Schinkel en affirmant qu'«*Il s'agit en effet d'un urbanisme piloté par l'architecture.*»³

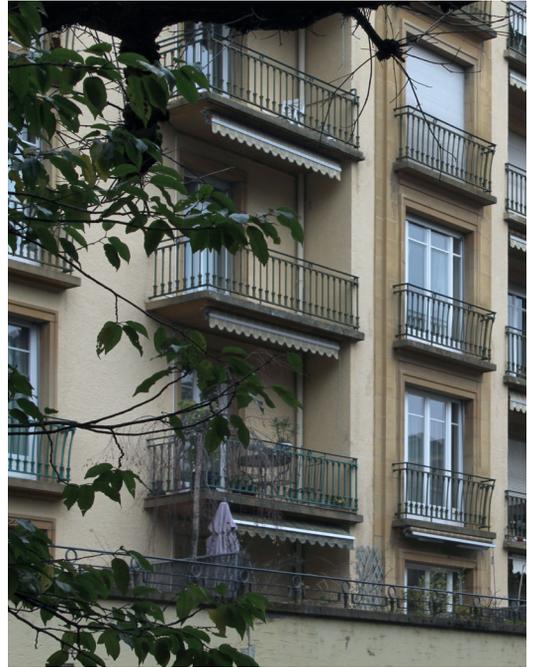
Cette vision de l'architecture et de son rôle dans la définition de l'ensemble urbain peut alors constituer une partie de l'imaginaire que nous essayons d'esquisser à travers les différentes échelles que nous parcourons. Car cette autonomie architecturale est en réalité déjà présente dans de nombreux quartiers lausannois. En effet, tout le tissu de plots affirme cette autonomie, mais ceux-ci ne sont pas des «piliers d'angle» de l'urbanisme lausannois. C'est ainsi que nous pourrions tenter de porter les lunettes de Schinkel afin d'affirmer une architecture autonome et le dialogue qu'elle construit avec le trottoir, la rue, le parc ou la place publique.

³Hertweck. *art. cit.* p.259





Ile urbaine n°53, entre les avenues de Mon-Repos et Rumine, Lausanne







Archipel de plots dans une mer verte, entre l'avenue des Bergières et le chemin du Presbytère, La



Lausanne

Chapitre 5

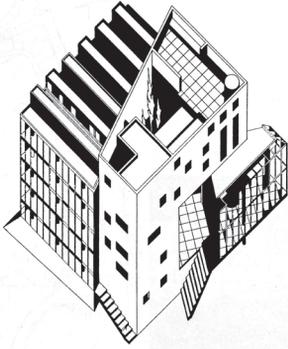
La villa urbaine forme d'habitation contemporaine

Le chemin m'ayant conduit à poser un regard critique sur la ville dans sa globalité n'est pas sans détour: après avoir considéré le type du plot lausannois dans sa solitude, il m'a paru plus pertinent de le considérer selon sa relation à la ville, puis sur la morphologie urbaine lausannoise dans son ensemble.

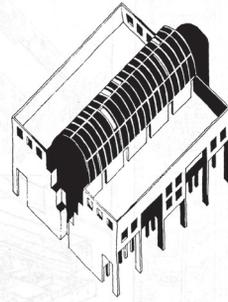
Ce chapitre est ainsi dédié à la villa urbaine, non seulement à Lausanne où ce type d'habitation est particulièrement présent, mais aussi de manière plus large, dans un contexte européen généralisé. Des théories de Martin Steinmann, des dessins d'étudiants d'Ungers et la vision contemporaine de la villa urbaine de l'atelier néerlandais Kempe Thill sont autant de fragments nécessaires à une définition personnelle, contextualisée et contemporaine de la villa urbaine.

1977, une première ré-interprétation

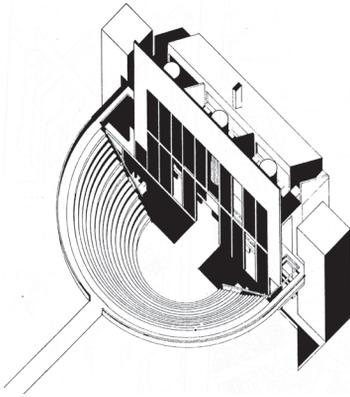
En 1977, année de publication du manifeste *la ville dans la ville: Berlin, un archipel vert*, Ungers, Kollhoff et Ovaska organisent un séminaire d'été pour les étudiants de la Cornell Academy sur le thème de la villa urbaine. Les bases théoriques de ce séminaire ne sont pas très claires, mais une analyse du type de la villa urbaine dans le contexte berlinois est réalisée par les étudiants, et une série de conférences est proposée, notamment par Kenneth Frampton, Peter Eisenmann ou encore Vittorio Gregotti. La publication qui en résulte n'est pas très bien structurée, et la première partie d'analyse est une mise en commun de toutes les connaissances historiques et conceptuelles sur villa urbaine. La deuxième partie est dédiée au travail des 25 étudiants et retrace leur implication personnelle, chacun ayant projeté une villa pour Berlin. Chaque étudiant est alors prié de résumer



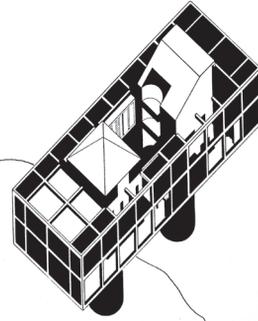
D. Griffin, *Sheard Block*, gallery & commercial & flats



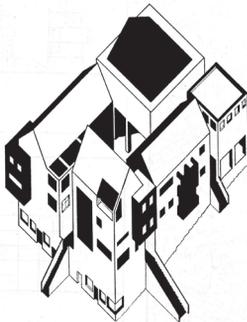
D. Seftel, *Galleria Wall*, shops & flats



L. Lanton, *Theater*, shops & student rooms & flats



M. Wisniewsky, *Bridge Villa*, flats



L. Marvald, *Village Villa*, museum & offices & flats



R. Gerard, *Collage Villa*, flats

en un concept fort - on reconnaît sans peine Ungers dans cette idée - le programme qu'ils choisissent. Ce sont des villas de taille importante qui accueillent, pour certaines d'entre elles, une mixité programmatique: un projet propose des appartements et des commerces, un autre des appartements et une galerie, ou encore des appartements et un musée. On retient alors la question des imbrications programmatiques, un thème essentiel dans le dialogue entre la villa urbaine et la ville.

C'est une approche très sculpturale de la villa urbaine, où de nombreux concepts sont inclus dans un même bâtiment. Et c'est peut-être à travers l'articulation de ces différentes idées réunies au sein d'un unique bâtiment, thème cher à Ungers, que l'individualisation et l'autonomie de la villa urbaine est exprimée. Il est d'ailleurs probable que ce soit dans cette conception de l'architecture comme art capable de réunir plusieurs idées en même temps¹ qu'Ungers critique l'expression architecturale rationnelle du courant fonctionnaliste.

Par ailleurs, Ungers ayant été très influencé par Schinkel, on retrouve dans le design des étudiants cette autonomie architecturale schinkelienne dont nous avons parlé plus tôt. Et cette autonomie est également visible au niveau de l'implantation des villas à Berlin, car elles affirment leur position face à la ville, en fermant un îlot, au milieu d'un parc ou d'une allée. Sans entrer dans les détails de chaque projet, quelques uns sont ici illustrés pour montrer le caractère multifonctionnel, sculptural et autonome des villas urbaines, des qualités porteuses de signification pour nous.

Expériences sensorielles

Il nous paraît à présent important d'introduire, afin de contextualiser la villa urbaine dans une situation plus proche de nous, quelques réflexions de Martin Steinmann. C'est dans son article paru en 2002 qu'il aborde le type de la villa urbaine selon une approche sensorielle, dont le parallèle est facile à faire avec Peter Zumthor et son approche du projet architectural: la perception de l'architecture par les sens et la mémoire. Le titre de l'article de Steinmann en atteste: *Densité des expériences sensibles: la nouvelle signification d'un ancien type d'habitation*². Sa réflexion permet de démarquer

¹Idee exprimée notamment au sein du thème de l'assemblage, dans: Ungers, O. M. *Architecture comme theme*. Paris: Electa, 1983. pp. 29-54

²Steinmann, Martin. « Densité des expériences sensibles: La nouvelle signification d'un ancien type d'habitation ». dans: *werk, bau + wohnen*, octobre 2002. pp.64-68

ce type de toute autre forme de logement et son approche de souligner les singularités qui en font la beauté dans son individualité. Nous verrons qu'il met également l'accent sur l'importance de la relation entre l'individualité du type (intérieur) et la relation à l'espace public (extérieur).

Pour la petite histoire et pour l'intérêt que nous lui portons quant au contexte lausannois, il est important de mentionner que le professeur Steinmann s'est intéressé de près au type de la villa urbaine, comme directeur d'un atelier à l'EPFL. Ainsi, en abordant le thème de la villa urbaine et d'une nouvelle interprétation contemporaine du type, il base sa réflexion sur une réalité observée, notamment dans le contexte lausannois avec ses étudiants. Il est donc très fidèle à la définition puriste du type:

«Les maisons urbaines constituant des volumes isolés, les fenêtres des logements donnent sur tous les côtés. Ces immeubles donnaient aux habitants l'impression de vivre en dehors de la ville, même si les jardins - contrairement à ceux des maisons de campagne du 18ème siècle, réalisés devant les fortifications - étaient petits. Ils offraient ainsi une alternative aux immeubles d'habitation mitoyens de la ville médiévale, dans lesquels on avait peu à peu aménagé des appartements. Par rapport à ces derniers, souvent profonds et sombres, les logements des nouvelles maisons urbaines apparaissaient généreux et lumineux.»¹

La fascination de Steinmann pour ce type d'habitation réside dans le fait qu'il a lui-même grandi dans une villa urbaine. Il décrit ainsi quelques souvenirs sur la vie au sein de la maison et du quartier dans un passage qu'il nous paraît important de mentionner en entier pour l'image forte qui en résulte:

«J'ai grandi dans une telle maison. Elle ne se trouvait pas dans une rue chic (...). Notre rue avait été construite à la fin du 19ème siècle, avec quelques maisons urbaines. Mais on y trouvait également d'autres bâtiments: une fabrique d'articles en ciment, et l'arsenal, au crépi gris-vert. Notre jardin butait contre une maison semblable à la nôtre: deux étages et deux appartements. Deux fois par jour, la rue était, durant quelques minutes, pleine de vélos. C'étaient les ouvriers de la «Weidmann» qui rentraient chez eux, à midi et le soir, en discutant fort. Dans les années quarante, il n'y avait que peu de voitures et elles n'étaient pas pour les ouvriers. C'était «mon monde» et il présentait, depuis chacune des pièces de l'appartement, une facette différente. La vie autour de la maison changeait au rythme des saisons, et avec elle les perceptions. Le bruit du rouleau à l'aide duquel les ouvriers hissaient les plaques d'Heraklit au niveau du dépôt et l'odeur de ciment de ces plaques resteront toujours gravés dans ma mémoire.»¹

Ce n'est évidemment pas dans le but nostalgique de retracer un temps oublié que nous soulignons l'importance de ces quelques lignes, mais parce

¹Ibidem. p.64

qu'elles abordent des points importants si l'on veut prétendre imaginer l'avenir du type. Car il est évident que ce passage se réfère à une densité construite que l'on n'observe plus vraiment dans les villes suisses à l'heure actuelle. Nous estimons cependant qu'elle pose des bases solides pour la réflexion contemporaine sur la villa urbaine.

Dans ce passage, Steinmann décrit sa maison d'enfance, mais aussi le contexte social dans lequel elle s'insère: il mentionne en effet d'emblée cette mixité du quartier, avec les ouvriers et leur passage à vélo devant le petit jardin. Cette cohabitation, qu'il aborde en soulignant les souvenirs auditifs du rouleur et olfactifs du ciment, nous ramènent très directement à Peter Zumthor. La description romantique de Steinmann image une situation presque idyllique et utopique de la petite maison et son jardin. Mais peu importe; car bien que les règles d'urbanisme actuelles nous pousseront à les reformuler, cette cohabitation et cette mixité revêt une qualité d'échanges que la ville durable devrait être capable d'accueillir aujourd'hui. Nous considérons d'ailleurs, et ceci de manière générale dans cet énoncé, la notion de durabilité comme la capacité qu'a la ville à reconstruire son tissu social et fonctionnel sans changer sa morphologie. Ainsi la mixité dont parle Steinmann revêt une dimension de durabilité qu'il est important de prendre en compte aujourd'hui. Il semble par ailleurs que cette mixité, favorisant par exemples le dialogue entre des petits commerces et l'habitation soit plus facile à mettre en place dans un tissu urbain ouvert et éparse que dans un tissu dense.

La ville, la villa urbaine et la voiture

Un autre aspect que souligne ce passage relatant une situation d'un autre temps nous amène à considérer la relation actuelle entre la villa urbaine et la voiture. Il est évident que dès son arrivée, sa popularisation et l'aura qui lui a été attribuée, notamment par le mouvement moderne avec Le Corbusier en tête, a considérablement changé l'aménagement de la ville. Aujourd'hui encore, la place que nous accordons à la voiture et la manière avec laquelle les formes urbaines se déploient autour de la route sont considérables. Il ne s'agit pas ici d'imaginer la ville sans voiture, où tous les déplacements importants se feraient en transports publics; la largeur des routes changerait passablement, et la forme entière de la ville se

¹*Ibidem.*

transformerait. Nous nous donnons le droit d'y penser, mais c'est une projection trop importante, qui n'apporterait pas grand chose sur le débat actuel concernant la relation entre la voiture et la forme de la ville. Par contre, une certaine vision de la ville de Lausanne comme un grand village pourrait nous permettre d'aborder la question de la re-naturalisation de certaines zones bitumées. Car en se promenant dans la ville, on constate que presque chaque entrée d'immeuble est accessible en voiture. Est-ce vraiment nécessaire? N'est-il pas possible de reconsidérer les sols bitumés de la ville, qui laisseraient place à un réseau de sentiers pédestres, sans accès aux voitures? Ceci engendre évidemment des questions d'accès, qu'il est difficile d'argumenter de façon pragmatique. Nous considérons néanmoins cette vision romantique de la ville, que certains considéreront sans doute comme utopique et en dehors de la réalité, comme source de potentiel dans l'imaginaire de la ville et de son avenir. Car cette réflexion s'inscrit dans une période où les plus jeunes générations des pays dits développés reconsidèrent leur relation à la voiture, mais également à tous les objets matériels induits par la société de consommation. Cette jeune génération, en bénéficiant d'un réseau de transports toujours meilleur, en réduisant leur consommation d'objets dans un but écologique, et en stockant de plus en plus de matière dans le cloud spatialement inexistant, ne verrait peut-être pas de problèmes à ce que l'accès en voiture devant sa porte ne soit pas possible. Car l'humain du 21^e siècle n'a que peu d'objets; il peut se déplacer sans rien mais en ayant tout.

Cette réflexion sur des relations possibles entre une nouvelle génération éco responsable et le type de la villa urbaine sont bien sûr à prendre avec légèreté. Elle apporte néanmoins sa pierre à l'édifice dans la construction d'une vision pour l'avenir de la ville.

Imbrications intérieur-extérieur

Un des enjeux majeurs de ce type d'habitation réside dans les relations entre l'intérieur du rez-de-chaussée et les espaces extérieurs. Steinmann mentionne à ce sujet le projet des maisons du Doldertal de Marcel Breuer, Alfred et Emil Roth:

«Contrairement aux maisons urbaines du 19^{ème} siècle, les maisons du Doldertal ne sont pas séparées par des baies. A l'unité de la parcelle correspond une surface gazonnée uniforme. Ainsi ces maisons présentent-elles un nouveau rapport à l'espace extérieur: celui-ci



M. Breuer, A. & E. Roth, *Doldertal-Häuser*, 1932-1936

devient un espace collectif, un parc, pas un jardin; il est l'espace qui sépare les maisons et non l'espace que s'approprient les habitants.»¹

Ces quelques lignes constituent une contribution importante dans le rôle que la villa urbaine peut jouer envers la ville si ces relations sont bien gérées, contrairement au replis sur elle-même qui est souvent observé, à Lausanne notamment, lorsque les limites parcellaires sont matérialisées avec des haies, rendant une imbrication entre les espaces intérieurs et extérieurs très limitée. Par ailleurs, cette relation entre le rez et les espaces extérieurs est particulièrement bien gérée dans le cas de la maison du Doldertal car celle-ci s'inscrit dans la pente. Le rez se retrouve ainsi surélevé d'un étage entier par rapport au sol. De cette manière, le balcon du rez permet d'admirer la nature et l'espace public. Je crois que c'est notamment dans cette articulation fine avec la topographie que la villa urbaine peut faire sens pour la collectivité dans les pentes lausannoises. Contrairement au séminaire de l'été 1977, l'approche de Steinmann envers ce type d'habitation se focalise principalement sur les rapports de la villa urbaine avec la ville. Abordée de cette manière, cette approche est primordiale, car la position adoptée ici définit la ville comme construction architecturale, qui elle-même se résume en une œuvre d'art collective. Les réflexions spatiales précises et pointilleuses de Steinmann, balançant entre espaces publics et privés, font ainsi tout leur sens dans la construction de notre imaginaire.

¹*Ibidem.* p.66

Nouvelle définition

Mais alors que sa contribution mentionne principalement un type d'habitation qui situe la période faste de sa construction il y a plus de cent ans, il me paraît important de tenter le jeu, quelque peu périlleux, de sa ré-interprétation; je propose ici un glissement de définition de la villa urbaine du début du 19^e siècle vers une nouvelle définition contemporaine. Le but principal de cette nouvelle définition est de reconsidérer le type de la villa urbaine à travers sa capacité à former une substance urbaine qualitative. Il est clair que le type doit rester à la limite entre habitat individuel et collectif, une caractéristique faisant sa particularité et sa beauté. Cette nouvelle définition induit simplement une reconsidération de son dialogue avec la ville, celle-ci appartenant à la collectivité.

À Lausanne, le terme de plot est utilisé pour désigner la ville urbaine. Sa définition, selon Didier Challand, a été donnée dans le premier chapitre. Certains acceptent une définition faisant part de deux cages d'escaliers, desservant peut-être 8 appartements. La définition du plot n'est en réalité pas rigide. Mon avis sur la question ne s'est pas formé facilement; mais voici la définition de la villa urbaine lausannoise que je juge adéquate actuellement:

«Bâtiment autonome mettant en valeur l'ordre non-contigu, qui, par le dessin subtil de ses abords, joue un rôle double et presque antithétique: celui de sa relation avec la ville, c'est-à-dire l'ouverture vers l'espace public, et celui de l'individualisation de son espace domestique.»

Cette définition, qui pose de nombreuses questions quant au rapport entre espaces public et privé, ne fait expressément pas allusion aux nombres d'appartements ou au dispositif de distribution vertical. La particularité de la villa urbaine contemporaine se résumerait plutôt au rôle de «*pilier d'angle d'urbanistique*»¹ qu'elle jouerait, tout en articulant une relation spatiale subtile entre intérieur et extérieur, capable de mettre en valeur l'individualisation de l'espace intérieur. La mise en valeur d'un ordre ouvert et non contigu est la raison d'être de la villa urbaine, par l'affirmation de son autonomie. En revanche, la question de sa taille et du nombre d'appartements qu'elle distribue me paraît secondaire. Cet élargissant de définition a pour but de mener à une ouverture nécessaire, de donner une seconde chance à ce type aujourd'hui dépassé. Ainsi certains paramètres subsistent, d'autres doivent évoluer.

¹Neumeyer. *art. cit.* p.103

Atelier Kempe Thill et Siegfried Giedion influences modernistes sur un type bourgeois

Une constatation qui nous frappe facilement quant à la villa urbaine dans un contexte d'Europe occidentale est que ce type d'habitation collective est économiquement difficile à promouvoir. Si l'on considère sa définition la plus puriste, elle distribue un appartement par étage, celui-ci bénéficiant alors de quatre façades donnant sur l'extérieur. Les déperditions thermiques qui en découlent sont alors bien plus importantes que si l'on considère, par exemple, le cas d'un appartement traversant, avec deux murs mitoyens et deux façades sur l'extérieur.

Sous sa forme originelle, la villa urbaine apparaît ainsi comme luxueuse, uniquement destinée à la classe supérieure. Deux réflexions se posent alors; premièrement, si on limite notre réflexion au contexte lausannois, ou plus largement suisse - puisque le type est également largement présent en région zurichoise - le niveau de vie particulièrement élevé du citoyen moyen pourrait justifier le renouvellement du type et des attentions que nous lui portons. Mais l'attitude adoptée n'est pas celle-ci: au contraire, il serait approprié de procéder à la mise en relation du type d'origine bourgeoise avec des principes modernistes qui s'appliquent à l'habitation de masse.

Cette mise en relation, à première vue antithétique, entre deux courants et deux types d'habitation collective passablement différents pourrait alors révéler quelques pistes quand à la réinterprétation de la villa urbaine. Dans cette optique-là, il est intéressant de comparer quelques passages à propos du logement de masse dans le petit manifeste *Befreites Wohnen*¹ (1929) de Siegfried Giedion, à la publication récente *villa urbaine*² (2017) de l'atelier Kempe-Thill. Car le bureau néerlandais propose un regard neuf sur le type, dont la réflexion aborde un point sensible à propos de la villa urbaine dans le contexte actuel: sa persistance au niveau économique.

Befreites Wohnen s'inspire du fameux livre *Vers une architecture* de Le Corbusier, publié six ans plus tôt et dont il imite le format. À l'image de son ami chaud-fonnier, Giedion prône l'utilisation des grands principes de l'architecture moderne pour l'habitation, tels que la standardisation et

¹ Giedion, Siegfried. *Befreites Wohnen*. Édité par Reto Geiser. Faksimile-Ausgabe des Manifests von 1929. Zürich: Lars Müller Publishers, 2019.

² Atelier Kempe Thill, Architects and Planners, Cohen, Jean-Louis, Kempe, André, Thill, Oliver et Lapiere, Éric. *Villa Urbaine*. Berlin: Hatje Cantz, 2017.



Le Corbusier, *Vers une architecture*, 1923



Siegfried Giedion, *Befreites Wohnen*, 1929

la préfabrication des éléments de construction, dans le but de réduire les coûts.

Il est alors évident que ce n'est pas ici tous les principes du courant moderniste que nous essayons de mettre en relation avec le type de la ville urbaine. Car nombreuses sont les discordances évidentes, en commençant par la forme même du bâtiment de logement: la barre qui caractérise toute la période moderne est la parfaite antithèse morphologique de la villa urbaine. De même, la conception de l'habiter, symbolisée par l'Existenzminimum - courant mettant en valeur une limitation des moyens et de l'espace pour un logement abordable et confortable pour tous - s'oppose à l'idée de «*Maximalwohnung*»¹ de la villa urbaine, terme repris par Jean-Louis Cohen pour décrire le travail de l'atelier Kempe Thill sur le type.

En revanche, ce que nous cherchons à faire ici est de sortir la villa de son carcan en cherchant des principes larges et conceptuels, en rapport à une habitation libérée et proche de la nature, que l'on retrouve dans l'architecture moderne, ainsi que son rapport à la construction et l'économie de moyen. Et c'est dans cette attitude-là que l'atelier Kempe Thill se rapproche de Giedion en énonçant sept grands principes pragmatiques pour la construction de la villa urbaine dans le contexte économique de la ville contemporaine:

- 1) *la compacité et la profondeur du volume, pour optimiser le ratio entre les façades et l'espace intérieur.*
- 2) *une construction rationalisée et standardisée.*

¹ terme utilisé par Jean-Louis Cohen dans: Cohen, Jean-Louis. «ordre et destin de la villa urbaine» dans: *Ibidem*. p.12



Atelier Kempe Thill, HIPHOUSE (64 logements sociaux), 2009

- 3) *des façades composées avec un maximum d'ouvertures vers l'extérieur.*
- 4) *une image universelle, avec des façades généreuses et égales sur tous les côtés, au mieux entièrement en verre.*
- 5) *une organisation des appartements permettant une flexibilité pour un développement durable.*
- 6) *un espace extérieur généreux pour tous les appartements.*
- 7) *des possibilités tels qu'atriums et cours intérieures communes pour une dimension collective et une interaction sociale.*¹

Nous sommes bien sûr conscients que le type de la villa urbaine esquissé à travers ces quelques points par l'atelier Kempe Thill, se détache passablement de plot lausannois, surtout avec les points 4 et 7, mettant en avant une expression universelle du bâtiment ainsi que la possibilité de patios intérieurs, des caractéristiques que l'on ne retrouve jamais en observant ce type à Lausanne.

Martin Steinmann, dans sa récente intervention au forum d'architecture de Lausanne, se questionnait notamment quant à la taille limite de la villa urbaine: à quel moment ne peut-on plus parler de villa urbaine? La HIPHOUSE de l'atelier néerlandais ne sera probablement pas considérée comme appartenant au type de la villa urbaine par les plus nostalgiques; mais c'est justement dans le but d'élargir la définition du type pour faire perdurer son existence que l'approche moderniste de la villa urbaine contemporaine peut être pertinente. Cela ne signifie pas qu'elle peut être adoptée de manière générale pour tout type de construction, cela va de soi. Mais elle permet en tout cas d'élargir l'angle de réflexion quant à cette

¹*Ibidem.* pp.18-20



Loeliger Strub, Mehrfamilienhäuser Felix & Regula, 2012

question précise, qui aura néanmoins un rôle important à jouer dans les plans d'urbanisme des prochaines années de la ville.

Ainsi, plusieurs idées que l'atelier néerlandais évoque se retrouvent dans les idéaux modernistes et dans *Befreites Wohnen*. Giedion écrit notamment au sujet de l'industrialisation:

*«In keeping with all other methods of production, the house is built in an industrial manner. (...) Experience proves that rational and industrial manufacturing lead to a decrease in prices and an improvement in quality.»*¹

L'industrialisation est ici clairement utilisée dans un but économique. Une économie de moyen qui correspond à une condition sine qua non à l'existence du type pour l'atelier Kempe Thill, et à la construction d'immeubles d'habitation de masse pour Giedion.

Par ailleurs, nous retrouvons dans l'expression du bâtiment cette continuité entre les deux époques. La construction prônée dans les deux cas met en avant une structure de type ossature, obligatoire au plan libre moderniste et à la flexibilité du plan contemporain, cette flexibilité étant perçue dans son sens de durabilité.

Enfin, Giedion fait allusion à la relation entre intérieur et extérieur ainsi:

*«We want, in addition to the possibility of intermittent isolation, a house that does not confine us like a corset but rather strives for more intensive contact with ground, sky, and the outside world that was ever possible to date.»*²

Ce contact avec l'extérieur, dans les deux cas, peut être atteint, non seulement avec une façade non-porteuse ou de type ossature, mais surtout grâce à une proportion importante de vitrage en façade. Un siècle après

¹Giedion, *op. cit.* p.47

²*Ibidem.* p.48



Sergison Bates architects, *Suburban housing*, 2019

Befreites Wohnen, les bienfaits de la fenêtre en bandeau résonnent encore, mais des solutions permettant un contact encore plus évident avec l'extérieur sont facilement mises en place.

Cette objectivité rationaliste de l'atelier Kempe Thill représenterait «*un potentiel pour une architecture générale dont nous avons aujourd'hui besoin plus que jamais, afin de retrouver une cohérence entre la ville et l'architecture.*»¹ Ainsi, la coexistence du bâtiment avec la ville serait rendue possible grâce à des choix objectifs au sens typologique, structurel et économique.

Cette approche universelle de la villa urbaine sort-elle le type de son contexte? C'est à chacun de se faire un avis sur la question, mais la variations qu'elle permet doivent être source de potentiel pour une mise en contexte spécifique à chaque situation. Car la villa urbaine est un bâtiment autonome et indépendant dans son expression, mais qui doit néanmoins savoir répondre à une unité urbaine dans laquelle il s'implante. On donne le thème, et les variations sont infinies.

Dans la même publication de l'atelier néerlandais, Eric Lapierre tisse d'ailleurs un lien entre l'immeuble haussmannien du 19^e siècle et le travail sur la villa urbaine de l'atelier Kempe Thill. La raison d'être de l'immeuble haussmannien est de répondre à une cohérence urbaine d'ensemble. Ainsi, comme dans le chapitre concernant le *Städtebau* allemand, l'immeuble considéré dans son individualité ne signifie rien, alors que sa multiplicité dessine la cohérence de la ville. Cette cohérence ne peut être atteinte qu'à travers la banalité de l'architecture sortie de son contexte. Cette banalité permettrait alors une lecture facile du bâtiment, et le paysage urbain se

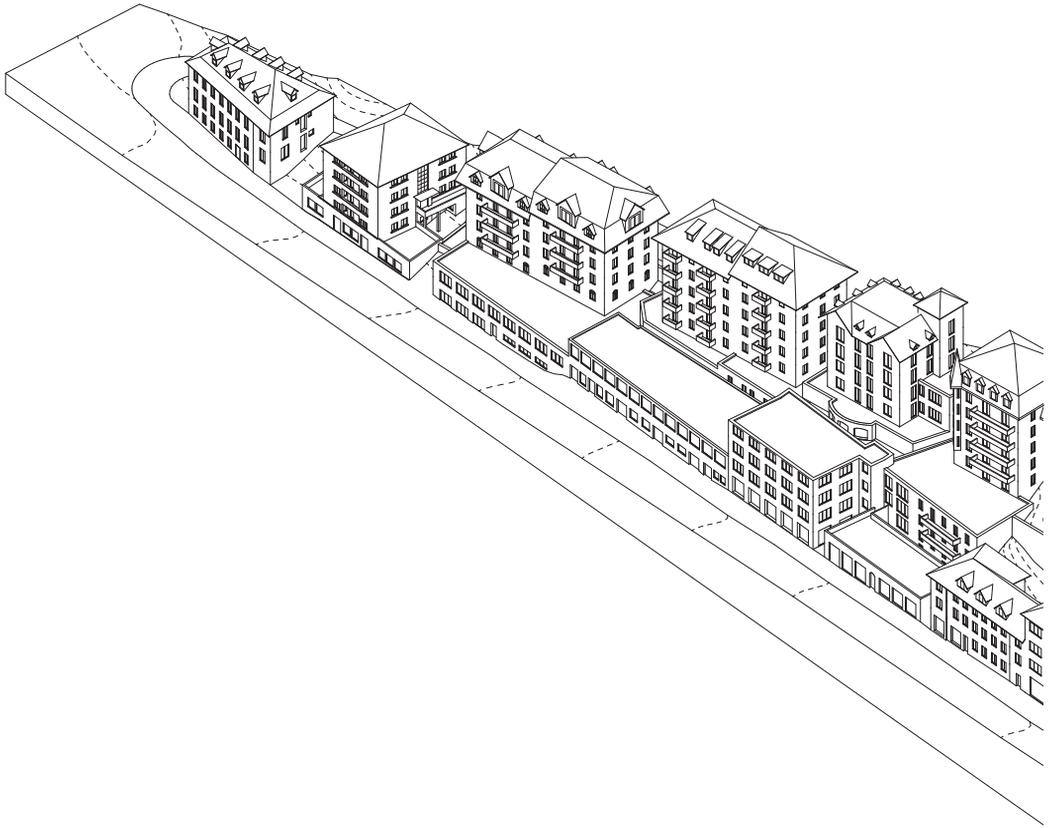
¹Atelier Kempe Thill, *op. cit.* p.24

dévoilerait aisément dans sa totalité. Cette image forte et rationnelle de l'architecture, qui définira plus tard les grandes lignes du mouvement moderne, se traduit aujourd'hui par l'architecture de l'atelier Kempe Thill. C'est la banalité et la standardisation de l'architecture mise au profit de la ville.¹

Cette nouvelle vision de la construction de la ville par la rationalisation de son architecture dans un contexte économique compliqué est un parti pris. C'est une sorte de retour en arrière pour envisager l'avenir, mais elle pose des questions récurrentes et pragmatiques quant à la construction de l'architecture aujourd'hui, et particulièrement de la villa urbaine. Car l'habitation collective est toujours le résultat d'un mélange entre des dimensions économiques et purement architecturales. Et le cas de la villa urbaine n'échappe pas à la règle.

¹Lapierre, Éric. «Définir un standard» dans: *Ibidem*. p.144

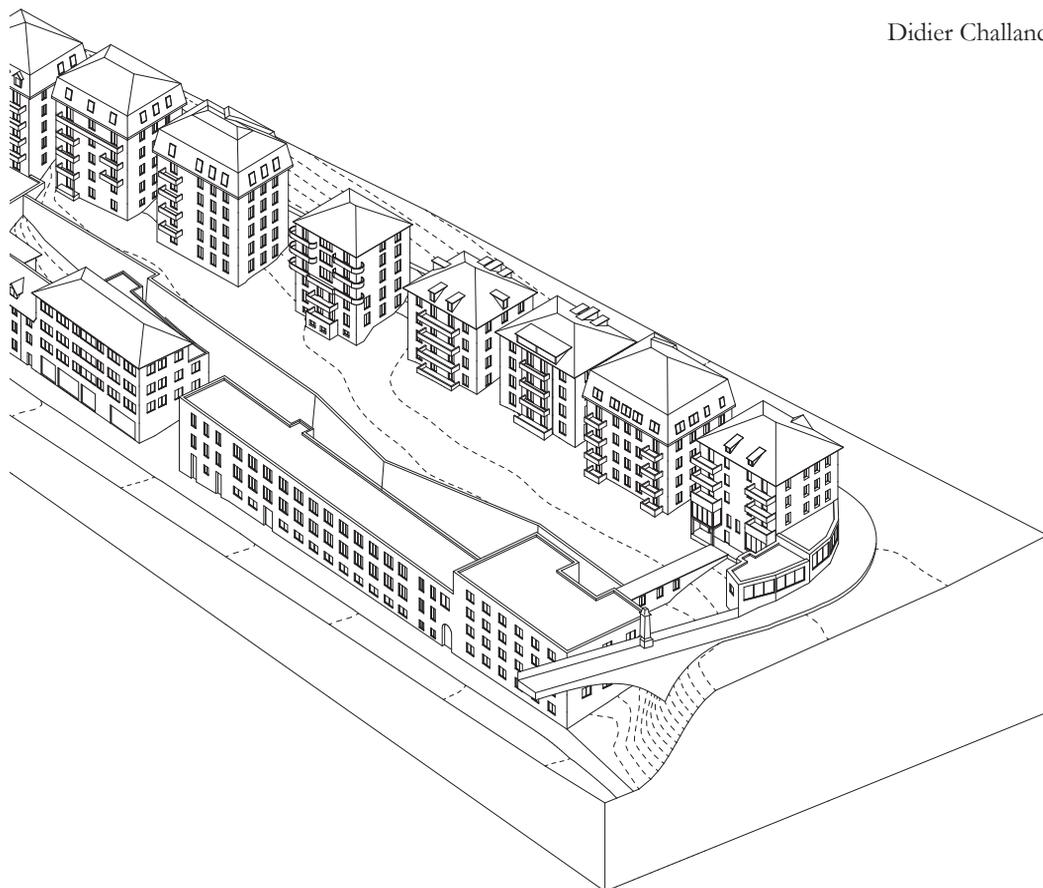
²page suivante: Challand, Didier, *Habiter la ville ouverte - nouvelle actualité de la villa urbaine*, 2010. pp.217-218



Entre le chemin de Boston et la route de Genève

«La répétition d'échappées visuelles entre les maisons entraîne une alternance stimulante de sensations physiques (la proximité matérielle des façades massives) et contemplatives (le lointain pictural d'un panorama urbain), accentuée de forts contrastes lumineux, du moins aux heures ensoleillées dont le climat lausannois n'est pas avare. Le passant se voit pris dans un mouvement cinématographique, découvrant à chaque fois entre les maisons, l'image légèrement décalée d'un même arrière-plan. Dans ce travelling urbain, il expérimente une étonnante richesse de profondeur de champs et d'effets de lumières, de sur- et de sous-expositions, lumières variables qui soulignent la plasticité des bâtiments isolés.»²

Didier Challand







Synclusion

«*Synthèse: Opération intellectuelle par laquelle on réunit en un tout cohérent, structuré et homogène divers éléments de connaissance concernant un domaine particulier.*»¹

«*Conclusion: Action de conclure une affaire, de la mener à son terme : La conclusion d'un traité.*»²

Le premier: un tout cohérent, structuré et homogène. Le second: une affaire, à mener à son terme. Ce chapitre ne représente aucun des deux, ou peut-être un peu des deux. Je suis parti du plot lausannois, pour retomber sur mes pieds avec la villa urbaine. Je suis passé chez Schwarz, avec Viganò. Je me suis arrêté un moment auprès de Schinkel, en lui demandant de me prêter ses lunettes, pour y voir plus clair. Rossi s'en est mêlé, Steinmann aussi, Kempe et Thill m'ont fait visiter leur atelier. J'ai traversé les époques, et les récits ont été passionnants. Je suis parti de la villa urbaine, pour retomber sur mes pieds avec le plot lausannois. Enfin, je ne sais plus. En tout cas, Ungers et Koolhaas m'ont bien guidé tout au long de ce périple. Je l'ai dit, la ville est complexe, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Je n'ai pas forcément tout retenu, mais l'essentiel est peut-être ailleurs: j'ai probablement réussi à me faire une idée d'un projet pour une ville en devenir.

Schwarz a parlé de la cité haute, une notion qui ne me laisse pas indifférent dans sa capacité à se mouvoir dans la ville.

Steinmann m'a fait penser à Zumthor. J'aime bien Zumthor: la mémoire, les sens, des notions difficilement explicables et traduisibles en architecture. Cela m'a ramené à «*l'homme redoublé*»³ de Schwarz. J'ai alors demandé à Steinmann et Zumthor s'il fallait faire de l'architecture pour le «*vieil homme*»⁴ ou pour «*l'homme technicisé*»⁵. Ils étaient nostalgiques.

^{1,2}définitions Larousse

^{3,4,5}voir pp. 43-44: Mantziaras. *op. cit.* p.100

Lousonna

Echelle 1

Echelle 2

Echelle 3

Echelle 4

la ville dans la ville
Berlin: un archipel vert

Schwarz
Viganò

Rossi

Schinkel

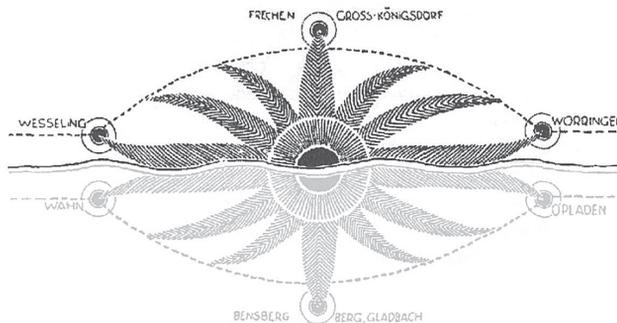
Steinmann
Kempe Thill

outil de projet

Rossi m'a rassuré, en me disant que la ville était faite d'objets différents, mais qui pouvaient fonctionner ensemble. Ungers était d'accord.

Je me suis demandé en quoi consistait la villa urbaine et comment la mettre en œuvre aujourd'hui. Je me suis tourné vers Thill, qui m'a donné quelques pistes et Kempe m'a fait visiter la HIPHOUSE. Steinmann était là aussi, il a dit que ce n'était pas une villa urbaine. Kempe et Thill ont tous les deux froncé les sourcils, le débat a été long, je me suis éclipsé.

J'ai préféré écouter Schumacher, qui a suggéré d'élargir l'échelle de réflexion. Il m'a montré un de ses croquis conceptuels qu'il avait fait pour Cologne: je n'en ai pris que la moitié, cela m'a donné quelques idées pour la *ville paysage* lausannoise.



F. Schumacher, moitié de schéma abstrait pour l'extension de Cologne, 1924

Rossi m'a soufflé d'aller voir au chemin de Boston et à l'avenue de Mon-Repos. J'étais d'accord avec lui, la ville est faite de parties.

Ces parties m'ont fait repenser à Schwarz et sa cité haute répartie sur le territoire:

«La division de l'unité symbolique de la cité haute en quatre «contenus» diachroniques, mobiles dans l'espace et dans le temps, préserve la hiérarchie symbolique sans conduire à une rigidité spatiale. Car le positionnement de la cité haute dans l'ancienne ville n'est qu'une possibilité parmi d'autres; la plus probable et la plus réaliste dans la société contemporaine étant sa répartition dans l'ensemble du territoire habité.»¹

Au fond, cela va de pair avec l'urbanisation diffuse de Viganò. La dispersion au profit de la concentration. Mais alors tout devrait être léger, non? Mais de quelle légèreté est-ce que je veux parler? Une architecture légère, ou une sorte de ville légère?

Schinkel a riposté: l'autonomie architecturale qui ferait office de *«pilier d'angle urbanistique»*² s'affirme, elle ne peut pas être légère.

Mais la légèreté, ce n'est pas celle-là dont je voulais parler. Je n'ai pas osé le lui dire, mais ce n'est pas dans l'expression du bâtiment, ni dans sa relation à la ville que je la cherche, cette légèreté. Un bâtiment en pierre qui s'affirme en tant qu'objet autonome dans la ville peut-être léger, mais dans sa capacité à évoluer dans le temps. Une sorte de légèreté conceptuelle, ou programmatique.

La cité haute revient à mon esprit. Elle pourrait être belle, la cité haute à Lausanne. Mais elle existe déjà... Ou peut-être en est-ce une autre, un point de collectivité? Non, pas un point; une dispersion. Une nouvelle cité-haute dispersée dans la ville de Lausanne!

Ungers et Rossi avaient vraiment raison: la ville ne peut se résumer à un tout uniforme, mais cette multiplicité de fragments peut néanmoins conduire à une cohérence d'ensemble. On l'a vu, cette cohérence d'ensemble n'est aujourd'hui pas observable en rassemblant les fragments lausannois.

¹Mantziaras. *op. cit.* p.118

²Neumeyer, *op. cit.* p.103

Alors l'idée n'est-elle pas, en intervenant dans l'existant et de manière dispersée, de créer cette cohérence tout en affirmant la multiplicité des formes urbaines lausannoises, et cela grâce à une nouvelle cité haute, redéfinie pour lui donner un second souffle contemporain?

Cette cité haute dispersée, il faut qu'elle rende à la ville une qualité paysagère autrefois proéminente. «*Car le charme de Lausanne, c'est qu'elle est en vérité, une belle paysanne qui fait ses humanités.*»¹

Schinkel construit, détruit et plante des arbres pour former sa *ville paysage*.²

Un paysage et des formes. Je crois que c'est ça la carte d'identité lausannoise.

¹Paroles de Jean Villard dit Gilles. «Lausanne». 1973

²voir p.63

Remerciements

Je tiens à remercier Luca Ortelli et Pauline Seigneur, qui m'ont toujours accueilli porte grande ouverte, et qui ont su me guider sur un chemin personnel tout au long de ce travail.

Mes parents, Marc et Marianne Jaermann, qui m'ont écouté et réconforté dans les moments difficiles, durant cet énoncé mais surtout tout au long de mes études.

Ma mère pour sa relecture attentive et son intérêt pour le sujet, ainsi que ma sœur, Jeanne Jaermann. J'espère ne pas leur avoir fermé une porte vers une curiosité pour l'architecture.

Enfin, comme ce travail représente une première porte de sortie de l'école, je tiens à mentionner tous les professeurs, assistants ou maîtres d'atelier qui m'ont marqué, impressionné, touché, réconforté, fait rire... c'est une manière de ne pas oublier les personnes qui ont positivement contribué à ma formation d'architecte. Dans l'ordre d'apparition:

Patricia Guaita, Kevin Demierre, Jean-Pierre Adam, Jacques Lucan, Roberto Gargiani, Christian Gilot, Marco Bakker, Guillaume Bolle-Reddat, Jean-Baptiste Bruderer, Elena Cogato Lanza, Hseng Tai Lintner, Stefan Svedberg, Daniel Norell, Edgar Mazo, Paola Viganò, Pierre-Emmanuel Dessementet, Luca Ortelli, Antoine Picon et Job Floris.

Bibliographie

Atelier Kempe Thill, Architects and Planners, Cohen, Jean-Louis, Kempe, André, Thill, Oliver et Lapierre, Éric. *Villa Urbaine*. Berlin: Hatje Cantz, 2017.

Bachelard, Gaston. *La poétique de l'espace*. 11. ed. Quadrige. Paris: Presses Univ. de France, 2012

Bernoulli, Hans, et Novy, Klaus. *Die Stadt und ihr Boden*. Birkhäuser Architektur Bibliothek. Basel ; Boston: Birkhäuser, 1991.

Castex, Jean, Depaule, Jean-Charles et Panerai, Philippe. *Formes urbaines: de l'îlot à la barre*. Paris: Dunod, 1985.

Challand, Didier. « Habiter la ville ouverte ». Infoscience, 2010.

Département fédéral de l'intérieur, Suisse, et Office fédéral des constructions et de la logistique. *Inventaire fédéral des sites construits à protéger en Suisse (ISOS)/ Canton de Vaud*. Département fédéral de l'intérieur DFI, Office de la culture OFC. Berne, 2013.

Dreier, Yves. « Plaidoyer pour les marges, S'emparer de la ville #2 ». Espazium, 22 juillet 2019.

Dreier, Yves « Une belle paysanne qui néglige ses humanités, S'emparer de la ville #3 ». Espazium, 2 septembre 2019.

Frampton, Kenneth. *L'architecture moderne: une histoire critique*. Paris: Thames & Hudson, 2009.

Gential, Oscar. « Lausanne ou la stratégie de l'entre-deux, S'emparer de la ville #1 ». Espazium, 4 avril 2019.

Giedion, Sigfried. *Befreites Wohnen*. édité par Reto Geiser. Faksimile-Ausgabe des Manifests von 1929. Zürich: Lars Müller Publishers, 2019.

Gregotti, Vittorio. *Le territoire de l'architecture; suivi de Vingt-quatre projets et réalisations*. Tendances 2. Paris: L'Equerre, 1982.

Koolhaas, Rem. *New York délire: un manifeste rétroactif pour Manhattan*. Marseille: Ed. Parenthèses, 2011.

Léger, Jean-Michel, Mariolle, Béatrice, Gabbardo, Denis et Viganò, Paola. *Densifier, dédensifier: penser les campagnes urbaines*. Marseille: Parenthèses, 2018.

Lejeune, Jean-François. « Schinkel, Sitte, and Loos: The "Body In The Visible" ». In *Sitte, Hegemann and the Metropolis : Modern Civic Art and International Exchanges*. New York: Routledge, 2008.

- Le Corbusier. *Vers une architecture*. Flammarion. Paris, 2014.
- Mantziaras, Panos. *La ville-paysage: Rudolf Schwarz et la dissolution des villes*. Genève: MétisPresses, 2008.
- Mantziaras, Panos et Viganò, Paola. *Ressource et projet le sol des villes*. Genève: MétisPresses, 2016.
- Hertweck, Florian. « Schinkel et l'invention de la ville paysage ». In *Marnes: documents d'architecture. Volume 3*, Éditions de la Villette., 236-75. Paris, 2014.
- Perec, Georges. *Espèces d'espaces*. Nouv. éd. rev. et Corrigée. Collection l'espace critique. Paris: Éd. Galilée, 2010.
- Rossi, Aldo. *L'architecture de la ville*. Paris: L'Esquerre, 1984.
- Rowe, Colin et Koetter, Fred. *Collage City*. 1st paperback ed. Cambridge, Mass.: MIT Pr, 1983.
- Steinmann, Martin. « Densité des expériences sensibles: La nouvelle signification d'un ancien type d'habitation ». *werk, bau + wohnen*, octobre 2002. pp.64-68
- Ungers, O. M. *Architecture comme theme*. Paris: Electa, 1983.
- Ungers, O. M. «Five Lessons from Schinkel's work». In *Cornell Journal of Architecture*, 1981, pp. 118–119.
- Ungers, O. M., Koolhaas, Rem, Riemann, Peter, Kollhoff, Hans, Ovaska, Arthur, *Die Stadt in der Stadt: Berlin: ein grünes Archipel*. Kritische Ausg. von Florian Hertweck und Sébastien Marot. Zürich: Müller Publ, 2013.
- Ungers, O. M., Kollhoff, H.F. et Ovaska, A.A. *The Urban Villa a multi family dwelling type*. Studio Press for Architecture. New York, 1977.
- Venturi, Robert, Scott Brown, Denise et Izenour. Steven. *Learning from Las Vegas: The Forgotten Symbolism of Architectural Form*. 17th print. Cambridge, Mass.: The MIT Press, 2000.
- Viganò, Paola. « Alps - prototypes for the alpine city-territory», Consulté le 30 décembre 2019. <https://portal.klewel.com/watch/webcast/the-eco-century-project/talk/14/>.
- Zoumboulakis, Christina. « Enfin une commission d'architecture et d'urbanisme à Lausanne? » *Espazium*, 29 août 2019. <https://www.espazium.ch/fr/actualites/enfin-une-commission-darchitecture-et-durbanisme-lausanne>.
- Zumthor, Peter. *Penser l'architecture*. Basel: Birkhäuser, 2008.

Iconographie

Si plusieurs images sont disposées sur une même page, elles sont citées de gauche à droite et de haut en bas.

couverture: Jaermann, Martin

Mise en contexte

p.15: Jaermann, Martin

pp.16-17: Jaermann, Martin et géodonnées¹

Chapitre 1 | La genèse d'une ville

p.20, 21, 25, 27, 29: cartes historiques¹

pp.22-23: Jaermann, Martin et géodonnées¹

p.26: Grandjean, Marcel. *Les monuments d'Art et d'Histoire du Canton de Vaud, Tome IV, Lausanne, villages, hameaux et maisons de l'ancienne campagne lausannoise, illustré de 499 figures et 3 planches en couleurs*. Birkhäuser, Bâle. 1981. p.80

p.26: *Ibidem*. p.173

p.31: <https://www.lausanne.ch/lausanne/officiel/grands-projets/lausanne-2030/plan-directeur-pdcom.html>

Chapitre 2 | Ville paysage, 1^{ère} partie

pp.32-33: Lecoanet, Noélie

p.38 <https://cursa.ihmc.us/rid=1KYLRGG6D-PSGMSX-1DFB/Geografia Cuantitativa>

p.39: https://www.researchgate.net/figure/Abb-1-Christaller-193371_fig1_309786913

p.39: https://naepflin.com/work/4106002CR/4106002CR_introduction_a_la_geographie_humaine.html

p.41: https://www.researchgate.net/figure/The-Three-Magnets-from-Garden-Cities-of-Tomorrow-1902-Ebenezer-Howard_fig1_317590750

p.41: https://rolandecineas.wixsite.com/auroville/ceinture-verte?lightbox=image_1j0z

p.42: <https://www.flickr.com/photos/quadractics/4371271384>

p.42: *Ibidem*

p.47: https://www.koelnarchitektur.de/pages/de/home/news_archiv/823.htm

Chapitre 3 | Fragmentation

p.49: Ungers, Oswald M., Koolhaas, Rem, Riemann, Peter, Kollhoff, Hans, Ovaska, Arthur, *Die Stadt in der Stadt: Berlin: ein grünes Archipel*. Kritische Ausg. von Florian Hertweck und Sébastien Marot. Zürich: Müller Publ, 2013. p.50

p.50: Jaermann, Martin et géodonnées¹

p.51: Jaermann, Martin, carte inspirée de l'ISOS

pp.52-53: Jaermann, Martin et géodonnées¹

p.58: Rossi, Aldo. *L'architecture de la ville*. Paris: L'Esquerre, 1984. p.19

p.58: *Ibidem*. p.106

pp.60-61: Jaermann, Martin et géodonnées¹

¹géodonnées, modèles et cartes historiques fournis par le:

© Secrétariat général et cadastre de la Commune de Lausanne

Chapitre 4 | Ville paysage, 2^e partie

p.63: <https://zone47.com/crotos/?p170=151759>

p.64: <https://www.art.com/products/p12975388-sa-i2209500/karl-friedrich-schinkel-cathedral-hidden-among-trees.htm>

p.65: https://de.wikipedia.org/wiki/Datei:Dismar_D%C3%A4gen_Bau_der_Friedrichstra%C3%9Fe_1735.jpg

p.66: Rowe, Colin et Koetter, Fred. *Collage City*. 1st paperback ed. Cambridge, Mass.: MIT Pr, 1983. p. 62

p.67: *Ibidem*. p. 63

p.69: [https://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Bauakademie_Schinkel_\(Eduard_Gaertner\).jpg](https://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Bauakademie_Schinkel_(Eduard_Gaertner).jpg)

pp.70-71: Jaermann, Martin et plans des archives de la ville de Lausanne

pp.72-73: Jaermann, Martin

Chapitre 5 | La villa urbaine forme d'habitation contemporaine

pp.74-75: Jaermann, Martin et géodonnées¹

p.77: Jaermann, Martin, inspiré de: Ungers, O. M., Kollhoff, H.F. et Ovaska, A.A. *The Urban Villa a multi family dwelling type*. Studio Press for Architecture. New York, 1977. pp. 203, 197, 223, 229, 215, 191

p.82: https://www.stadt-zuerich.ch/hbd/de/index/ueber_das_departement/medien/medienmitteilungen/2013/april/130404a.html

p.85: <https://www.christies.com/lotfinder/Lot/le-corbusier-pseudonym-of-charles-edouard-jeanneret-5156007-details.asp>

p.85: <https://www.booklooker.de/B%C3%BCcher/Sigfried-Giedion+Befreites-Wohnen-Licht-Luft-Oeffnung/id/A02kw0O1ZZU>

p.86: <https://www.atelierkempethill.com/0053-hiphouse/#6>

p.87: <https://loeligerstrub.ch/nproject/mehrfamilienhaeuser-felix-regula-zuerich/>

p.88: <https://sergisonbates.com/en/projects/suburban-housing-seebach>

pp.90-91: Jaermann, Martin et plans des archives de la ville de Lausanne

pp.92-93: Jaermann, Martin

Synclusion

pp.95: Jaermann, Martin

pp.95: Mantziaras, Panos. *La ville-paysage: Rudolf Schwarz et la dissolution des villes*. Genève: MétisPresses, 2008.p.

